

Na

NATURALISME

Ec

ÉCONOMIE

Li

LIEU

Re

RÉINVENTER

Nm

NOUS-MÊMES

No

NÉO-

Sg

SAUVAGES

Vi

VILLE

**Les
Nouveaux
Sauvages**



les nouveaux sauvages

Alain Frœhlicher

Mémoire & projet de diplôme

Diplôme Supérieur en Arts Appliqués

DSAA *In Situ Lab*, Strasbourg

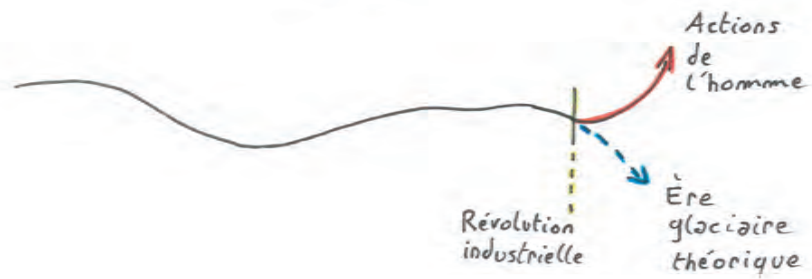
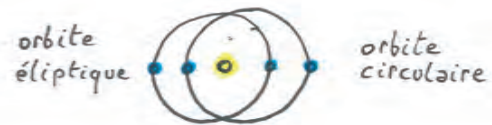
2016

Je tiens à remercier toute l'équipe enseignante
de l'In Situ Lab, mes directeurs de mémoire
Cécilia et Nicolas,

ainsi que Sonia Verguet qui m'a encouragé à vivre
l'aventureux DSAA In Situ Lab de Strasbourg.

Merci à toute la promotion 2016,

Et merci à toi, Hélène.



Nous nous apprêtons à entrer en climat inconnu.
Sans précédent dans l'histoire du genre Homo,
nous n'avons ni legs d'expérience de nos ancêtres,
ni la certitude de pouvoir nous adapter.
Continuer la trajectoire ou revoir l'itinéraire ?
Je bifurque.

Sm

SOMMAIRE

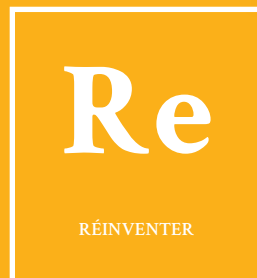


Réinventer par nous-mêmes	12
Nuisible (début)	18
Constat d'un échec relationnel	20
La ville, lieu de réconciliation	32
Post-naturalisme ou néo-primitivisme	52
Écosystème urbain	62
La technique, avec la nature et les hommes	64
Nuisible (suite)	72
Comment s'envisage la nature en ville	74
Vers une nouvelle économie de la nature	86
Utopie	94
Nuisible (fin)	96
Annexes	98
Bibliographie	112





Réinventer
par
nous-mêmes



Mon positionnement de projet

Les Nouveaux Sauvages m'est venu assez spontanément comme idée d'un titre potentiel pour mon projet de diplôme. La question de la nature en ville est un sujet très actuel qui prend des dimensions sans précédent, du fait des problématiques environnementales, de par l'implication des politiques urbaines de plus en plus de villes à ce sujet, et de l'engouement grandissant des citoyens à renouer avec la nature. Ces trois entités (environnement, villes, citoyens) sont les maillons d'une chaîne de liens de cause à effet. Et si l'on s'interroge sur la place du citoyen dans cette chaîne, étant donné que Les Nouveaux Sauvages de mon projet sont parmi eux, nous, il me paraît nécessaire de se demander ce qu'est réellement un sauvage. Et pour ce faire le plus pertinent me semble d'invoquer le mythe du « bon sauvage ».

Ce mythe d'idéalisation de l'homme à l'état de nature, loin du péché et de toute corruption naît

de la rencontre des explorateurs européens avec les populations des Amériques.

Le 22 avril 1500 le capitaine Pedro Alvarez Cabral accoste en Amérique du sud avec toute son armada. Le contact avec la population locale est amical et les descriptions que les portugais ramèneront à Lisbonne dépeignent alors des créatures dénuées de toute pudeur, amicales, pacifiques et obéissantes. Tant d'innocence se doit, sembla-t-il, d'être célébrée et protégée par l'amour du Christ.

Le mythe évoluera au fil des siècles passant entre la plume de Montaigne, Diderot, Rousseau et d'autres.

Ce qui est intéressant ici c'est de constater ce qui se cache derrière le terme de "bon sauvage", cet être naïf et obéissant que l'on converti pour son bien.

Comme le rappelle la sociologue française Laurence Grandchamps¹, les jardins ouvriers peuvent être pris pour quelque chose de positif, un geste altruiste de la part des patrons à l'égard de leur main d'œuvre. Mais il est bon de se rendre compte que derrière ces jardins ouvriers se cachait aussi le moyen de créer de l'ordre public et de contenir la population ouvrière, lui substituant le jardin au bistrot.

Si nous nous appuyons maintenant sur cette appétence du citoyen européen à s'impliquer dans son impact et dans la relation qu'il entretient à l'environnement, à la nature, nous pouvons nous demander d'où elle vient et comment elle est née.

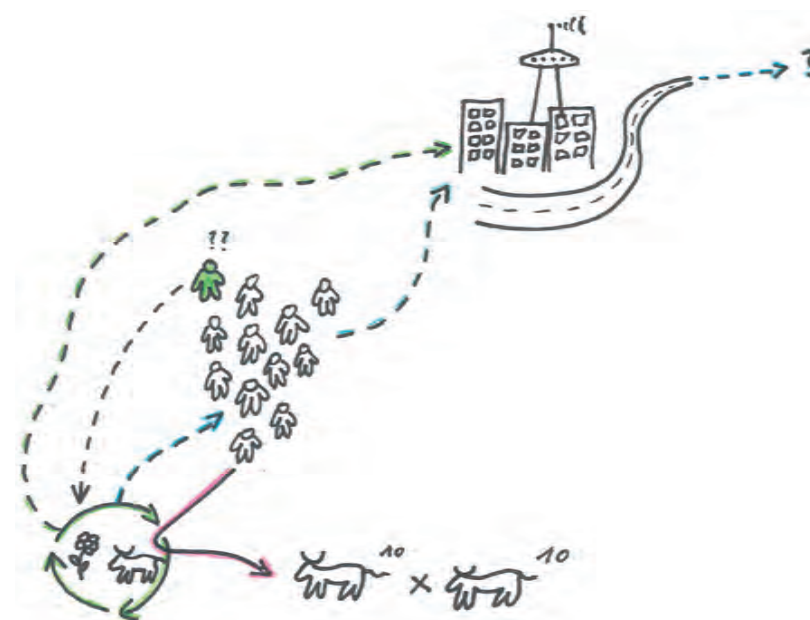
Marie Jacqué, autre sociologue française, s'est intéressée à l'éducation à l'environnement en s'immergeant dans différents programmes et associations mis en place et encouragés par les politiques. Elle écrit je cite: «La pédagogie sert aussi de support à un discours portant sur la transformation de l'individu comme moteur du changement social.». Plus loin elle nous dit: «De l'homme destructeur à l'homme alibi, aux naturalistes, qui dénonçaient l'effet des activités humaines sur les milieux, ont succédé les gestionnaires, qui n'ont eu de cesse d'intégrer et de contrôler ces mêmes activités, parfois en les requalifiant de manière patrimoniale. "Inversion fonctionnelle des disciplines" aurait pu diagnostiquer Michel Foucault. La protection de la nature s'est transformée en gestion de l'environnement et, à travers les dispositifs du développement durable, elle est devenue l'enjeu d'une réorganisation sociale.[...] Nées d'un souci de contrôle et de gestion des espaces sensibles, ces actions pédagogiques sont aussi motivées par un idéal : la formation d'un "être nouveau", d'un "nouveau type de citoyen", d'un individu vivant en harmonie avec son environnement et capable par son effet bénéfique sur cet environnement, de redonner du sens à sa propre existence sociale. Entre utopie et idéologie gestionnaire, ce "savoir-vivre environnemental" est au cœur des objectifs proposés par le milieu associatif et soutenus par les collectivités locales²».

Mon choix d'appeler mon projet *Les Nouveaux Sauvages*, et non pas les nouveaux bons sauvages, relève de mon envie de créer de la dissonance dans un discours déjà accepté et préétabli en invitant le citoyen à réfléchir par lui-même et se projeter dans d'autres relations possibles à la nature en ville et ainsi voir la problématique sous différentes facettes. Le but n'est pas d'aller contre cette tendance mais de rouvrir le débat.

Chercher de nouvelles manières d'entrer en relation avec la nature, en reconsidérant la place que nous nous attribuons tout autant que celle que nous lui donnons.

Car devant les enjeux planétaires qui nous attendent, il me semble venu le temps d'une remise en question profonde de notre relation à la nature.

Remise en question qui ne pourra être vraiment efficiente que si elle est portée par une conscience collective autonome, influençant les pouvoirs politiques et non l'inverse.



1. Laurence Granchamp, «L'agriculture urbaine, un enjeu de la ville durable», *Revue des Sciences sociales*, 2012, p. 142-152.

2. Marie Jacquet, «La formation à l'écocitoyen», *Communications N° 74*, 2003, *Bienfaisante nature*, pp 103-116.

Nuisible 1/3

L'araignée n'est pas un insecte. Nous faisons souvent l'erreur, sans doute par raccourci, ou peut-être plus par ignorance. Ses quatre paires de pattes, contre trois pour les insectes, lui confère le droit d'être rangée dans la catégorie des arachneæ qui lui est propre. Il en existe environ 44000 sortes connues par l'homme mais l'araignée reste très peu étudiée. La seule chose connue de tous c'est qu'elle fait peur.

Martin lui, ne sait pas tout ça. Et la seule chose que ses parents connaissent de plus que lui se limite aux égards que l'on réserve généralement à ce nuisible effrayant. Du bout de ses trois ans et demi, il n'a pas encore eu l'occasion d'adhérer à l'idée commune. Et comme à son habitude, il s'emploie à des missions d'exploration dans les recoins de l'appartement qu'il habite au 3ème étage de la rue du potiron. Accompagné de Marcel et Patate, ses deux peluches préférées, les voici tout les trois dans la salle de bain. Marcel s'est toujours appelé Marcel du plus loin qu'il se souvienne. Mais Patate, c'est lui qui lui a donné ce nom dès qu'ils se sont rencontrés, lors d'un déballage de cadeaux.

Après avoir analysé le contenu des tiroirs et connecté le rouleau de papier toilette à la poignée de porte, les voici plongés dans la contemplation de l'arrière des WC. Architecture complexe, au fonctionnement mystérieux, cet objet de tout les possibles requiert toute

leur attention.

Mais tout à coup ! Dans le silence et la pénombre quelque chose bouge !

- Bonjour toi ! qui es-tu ?

L'absence de réponse ne vexe pas les trois explorateurs qui continuent d'alimenter la discussion quand soudain le rouleau de papier toilette se met en marche.

- Mais qu'est-ce que tu fais Martin ! c'est quoi bazar ?

- Maman on a rencontré quelqu'un ! il habite derrière les toilettes.

- Ah oui ! et à quoi il ressemble ton nouvel ami ?

- Il a plein de jambes et on dirait qu'il marche sur les trucs que mamie fabrique

La mère ordonne à l'équipe de se replier, puis appelle son mari, qui par le ton affolé, arrive d'un pas pressé.

- Que passa ? (il est espagnol)

- Il y a une araignée derrière les toilettes ! s'il te plaît fais quelque chose !

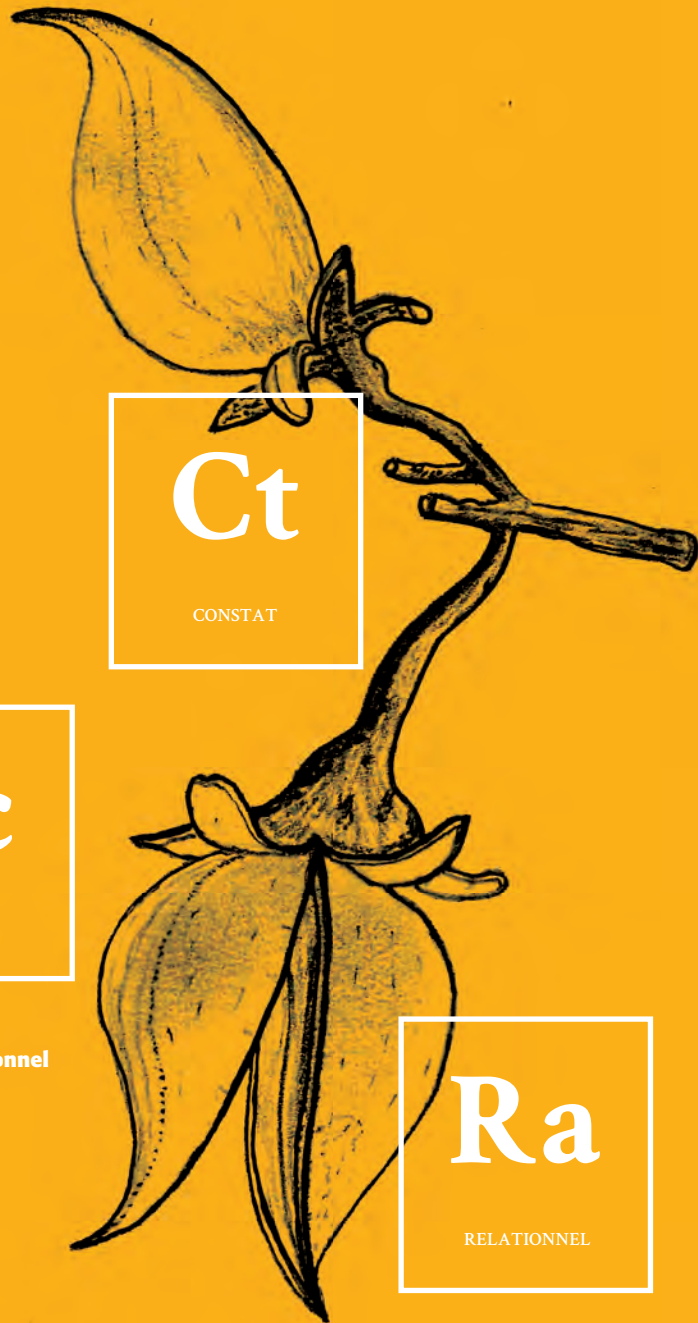
- Heu oui...je vais la tuer.

- Mais elle est gentille, c'est mon amie ! vous pouvez pas la tuer ! s'écrit Martin

- Martin, on ne peut pas la laisser là !

- Pourquoi ?

Les deux parents se sentent soudain bien incapables de répondre à la question de Martin en larmes.



Ct

CONSTAT

Ec

ÉCHEC

**Constat
d'un échec relationnel**

Ra

RELATIONNEL

Album de famille

Les exemples que nous trouvons dans l'histoire des arts, des sciences et des techniques peuvent être envisagés comme des indices révélateurs des visions d'une civilisation comme des croyances d'une époque.

Que nous révèlent ces indices quant à notre relation à la nature ? Sur ce qu'elle a pu être en comparaison de ce qu'elle est aujourd'hui.

Il y a semble-t-il une distanciation entre nous les hommes, et la nature. Des artistes le crient haut et fort et les prouesses technologiques se transforment en cauchemars destructeurs.

Il est très facile de comprendre à travers ces indices que nous nous sommes perdu de vue. Loin des yeux loin du cœur disons-nous souvent.

Nous entendons aussi souvent dire que nous sommes issus de la nature. Mais en sommes-nous seulement déjà sortis ?



Artiste INCONNU,
Détail d'une mosaïque de Pompéi,
 vers 35 après JC,
 Musée National d'Archéologie de Naples.

22

À quoi sert une mosaïque ? Son but est purement décoratif ou peut-être a-t-elle vocation à l'éducation comme ce fut le cas des vitraux d'église ? Cette mosaïque dont nous voyons ici un détail est particulièrement expressive, fine et détaillée. Prendre des animaux comme sujet semble démontrer de la part des Romains un certain goût esthétique voire une fascination pour les animaux et choses de la nature. Ces poissons sont tellement expressifs qu'on a l'impression qu'ils vont se mettre en mouvement. Et si il y a vocation dans cette mosaïque à éduquer, il est bon de penser que faire connaître ces poissons revient à les prendre en considération, dire qu'ils existent.



Photographe INCONNU,
Spectacle nucléaire
 Contemplation d'une explosion nucléaire,
 Atoll de Bikini, 1954.

23

On dirait que toutes ces personnes regardent la même chose. Ils ont l'air d'assister à un spectacle de plein air, mais le plus étrange c'est qu'ils portent tous un masque. Une éclipse solaire ? La légende de la photo parle d'une explosion nucléaire. On imagine le champignon en hors champ. Et si cet essai nucléaire a sans doute été réalisé loin de toute population humaine, les autres populations celles des poissons, des coraux, et de tout ce qui vivait avant l'explosion n'a semble-t-il aucun intérêt. On retrouve ici le savoir-faire américain en matière de spectacle et d'*entertainment*.



Nicolaas WITSEN,
Noord en Oost Tartarye,
gravure du livre,
1705.

Sur cette gravure Witsen nous montre un chaman en transe. Ses jambes se transforment en pattes velues et des bois lui poussent sur la tête. Ces rituels chamaniques de métamorphose animale ont été interprétés par Witsen comme des danses d'invocation du démon. Mais quel mal y a-t-il à vouloir se transformer en animal ? L'homme occidental aujourd'hui s'en amuse, trouve cela « folklorique » et range cela dans les cases folie douce ou drogue dure. Il n'y croit pas, de toute façon c'est impossible.

Les chiens, eux, ont l'air inquiets et semblent y croire. En tout cas il y a un besoin d'être l'animal ou de rentrer en communication avec lui. Fusion invoquée par des battements de tambour. Fusion qui ne passe peut-être pas seulement par une transformation physique mais par une perception des sens élargie permettant d'imaginer et de vivre le monde différemment.

24

ART ORIENTÉ OBJET, (Marion
Laval-Jeantet, Benoit Mangin)
May the horse live in me,
performance,
Kapelica Gallery, Ljubljana,
Slovenia,
2011.



Une clinique bien étrange avec un cheval noir présent dans la salle de prise de sang ou d'injection. *May the horse live in me* est le titre de la photographie. Une injection de sang de cheval ? Pourquoi ? La femme se faisant traiter est habillée en noir, comme le cheval. Tout nous porte à croire qu'elle veut se transformer en cheval. Ou peut-être plutôt ressentir le cheval en elle. Je ressens la froideur de la science dans cette image. Et malgré l'envie évoquée dans le titre de communiquer, de comprendre ou de ressentir ce que ressent le cheval, les deux êtres paraissent bien éloignés l'un de l'autre. La situation paraît tellement surnaturelle. Les moyens employés tellement lourds et complexes. Absurdes. Pourquoi ne se lève-t-elle pas pour aller vers le cheval avec lequel précisément elle a envie de communiquer ? Il est à côté d'elle ! N'est-elle capable de ressentir ce que le cheval ressent que par l'intermédiaire de la science ? Ou bien est-ce la science qui lui a fait oublier des capacités à communiquer autrement que par des mots.

25



Antonello de MESSINE,
St Jérôme dans son étude,
huile sur panneau de tilleul,
1474-75.
National Gallery of London

26

Cette peinture est très riche sémantiquement. Les objets bien sûr mais également tous les animaux de cette toile ont un sens. Au premier plan le paon tourné vers la droite est signe d'immortalité céleste et d'incorruptibilité tandis que la perdrix tournée vers la gauche est le signe du vice et du mal. Ces oiseaux orientés différemment auraient pris d'autres significations. Le petit chat sur l'estrade est signe du malin tandis que les hirondelles dans le ciel en arrière plan représentent les âmes chrétiennes.

Dans la pénombre à droite un lion. Saint Jérôme en pleine retraite dans le désert tombe sur un lion blessé. Il décide de le soigner, le lion se laisse faire. Ils deviendront compagnons.



Mark DION,
The Shooting Gallery,
meuble en bois peint, animaux en
plâtre, peluche
2010.

Cette installation ressemble étrangement la peinture de Messine. Le meuble renvoie à la voûte du premier plan et le tissu de velours rouge rappelle l'habit de Saint Jérôme. C'est un stand de tir de fête foraine! On tire sur des animaux pour en gagner d'autres en peluche. Ces oiseaux cible ne sont-ils pas ces belles âmes chrétiennes qui volent dans le ciel bleu de Messine? Nous retrouvons le lion, fidèle compagnon de Saint Jérôme transformé en peluche.

La nature est désacralisée, ridiculisée. Elle ne signifie plus rien. Et nous? Sommes-nous devenu totalement inconscients?

27



Joshua Allen HARRIS,
The inflatables, Air Bear,
2008.

Un ours blanc en ville. On dirait qu'il apparaît comme un ami imaginaire en se gonflant avec l'air qui sort des bouches d'aérations. C'est un petit ours blanc inoffensif.

Un passant s'arrête et le caresse. Il a l'air content. L'air d'avoir de l'affection pour cet animal. Les voitures en arrière plan sont une camionnette de marque américaine, un 4x4 grosse cylindrée et un camion de livraison de marchandises. Il semblerait que cette image ait été prise dans une grande ville nord-américaine.

Il y a une grande incohérence entre cette affection pour un ours et la manière de vivre nord-américaine qui sont les premiers pays responsables de la disparition de l'ours blanc, entre autre. Ours en voie d'extinction qui apparaît ici par la soufflerie d'un système de climatisation.

28



Gilles BARBIER,
Man still,
Grande Serre Jardin des Plantes,
Paris FIAC hors les murs,
2013.

On dirait qu'il est resté planté là depuis pas mal d'années. Il s'est laissé faire par la nature et la nature l'a couvert. Peut-être protégé du froid mais pas recouvert. Ni étouffé.

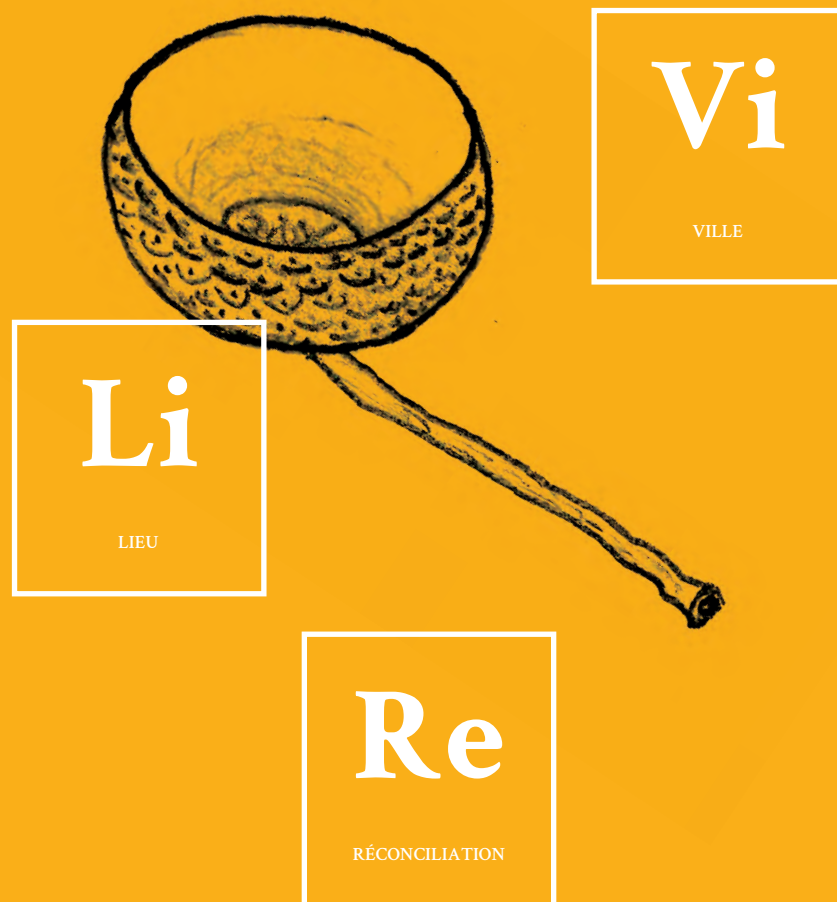
Il se dégage une impression de symbiose, de compréhension mutuelle. L'homme a l'air d'être très concentré. Arrive-t-il à communiquer avec les plantes? Peut-être se mettent-ils d'accord sur leur évolution commune ou discutent-ils simplement de tout et de rien, comme ça, pour le plaisir d'être ensemble.

À supposer que les plantes nourrissent et protègent l'homme, en retour ce dernier leur procure chaleur et capacité de se déplacer et ensembles ils s'ouvrent l'un et l'autre de nouvelles possibilités pour la construction commune d'un monde futur.

29



ça
pousse



**La ville,
lieu de réconciliation**

Nos sociétés modernes, dans leurs capacités techniques et leurs visions du monde, sont confrontées aux limites d'un système de pensée. Nos systèmes économiques, d'échange et de fabrication, sont basés sur un concept de croissance infinie en contradiction avec nos ressources finies. Nous exploitons la nature, nous la prenons sans la comprendre. La ville, en tant que lieu emblématique de l'homme moderne et de sa technique, peut-elle être le lieu de la réconciliation de l'homme moderne avec la nature ?

Dans un premier temps, nous nous appliquerons à comprendre comment s'est construite notre relation moderne à la nature pour ensuite lui donner corps à travers l'exemple de la ville, lieu qui caractérise sans doute le mieux les aspirations et orientations de nos sociétés occidentales. Puis nous réfléchirons aux solutions qui se dessinent pour aller vers une réconciliation de l'homme moderne avec la nature.

Extraction de la nature

Il existe dans nos esprits une certaine dualité entre la conception que l'homme moderne se fait de lui, et les choses de la nature. Nous avons, semble-t-il, une manière de nous inscrire, nous et nos activités, dans une sphère détachée de ces choses naturelles.

L'anthropologue Philippe Descola met en évidence que cette dualité nature/culture qui caractérise nos sociétés modernes est loin d'être une vérité absolue. Dans la première partie de son livre, *Par-delà nature et culture*, Descola nous fait voir à travers ses connaissances et expériences d'anthropologue, des civilisations et communautés pour lesquelles, les plantes, les animaux et toutes les formes de vie font partie intégrante des relations sociales, voire économiques. On communique avec, on s'arrange avec, on fait des compromis ; et l'élaboration du monde dans ses croyances, valeurs et coutumes se construisent ensemble.

Le but de cet inventaire écrit-il « n'avait pas pour objet de démontrer ou d'expliquer, mais seulement de faire prendre conscience que la manière dont l'Occident se représente la nature est la chose du monde la moins bien partagée.¹ »

Nous pouvons alors nous demander comment s'est construite cette relation à la nature qui caractérise l'homme moderne. Et pour commencer nous admettons que l'évolution

de l'homme est sortie du cycle de l'évolution naturelle globale.

Maurice Blanchot, dans son texte *Naissance de l'art*², nous fait la démonstration que l'Homme, avant d'accéder à l'humanité, a dû aller contre la nature mais aussi contre sa propre nature, pour arriver à survivre. Selon lui, la faiblesse de l'homme, son manque d'attributs face à la nature, l'a poussé à évoluer pour survivre. Et pour ce faire il aura dû puiser à l'extérieur de lui-même, utiliser son environnement, puis le détourner par la technique.

Cette « transgression technique » explique tout simplement d'où vient la propension de l'homme à modifier son environnement.

L'évolution des techniques a amené ainsi certaines peuplades, à passer de l'état de chasseur / cueilleur à celui de cultivateur / éleveur. L'homme modèle la nature, l'oriente en sa faveur, la cultive.

Hannah Arendt fait à ce propos une distinction intéressante entre culture romaine et culture grecque. Elle nous fait prendre conscience que si les Romains ont eu une relation à la nature plus proche de l'art, qu'elle qualifie d'ailleurs de « tendre souci », les Grecs eux, entretenirent un rapport beaucoup plus technique et violent à la nature. « La culture, mots et concepts, est d'origine romaine. Le mot « culture » dérive de *colere* - cultiver, demeurer, prendre soin, entretenir, préserver – et renvoie primitivement au commerce de l'homme avec la nature, au sens

de culture et d'entretien de la nature en vue de la rendre propre à l'habitation humaine. En tant que tel, il indique une attitude de tendre souci, et se tient en contraste marqué avec tous les efforts pour soumettre la nature à la domination de l'homme.³»

Il n'y a qu'à comparer les sujets des motifs romains à ceux des grecs dans la mosaïque, sur les poteries et dans l'art en général pour s'en rendre compte.

Philippe Descola note également que les Grecs, dans la volonté de certains philosophes et médecins (Sophistes et Hippocratiques) d'expliquer de manière physique et tangible des phénomènes naturels pour ne plus les attribuer aux facéties des dieux, avaient commencé ce travail d'objectivation et de catégorisation du naturel qui s'accentuera au fur et à mesure de l'histoire de l'homme moderne.

Et si chez les Grecs, l'homme fait encore partie de la nature, les modernes, modernité conséquente à la révolution galiléo-copernicienne, finiront de l'en extraire, tout du moins intellectuellement, par le christianisme qui redéfinit la place de l'homme dans la nature. Le critique d'art Erwin Panofsky⁴, met en lumière que cette position d'être à part dans la création divine s'accroîtra avec l'invention de la perspective linéaire par Alberti. Des artistes comme Dürer ou Bruegel l'Ancien utiliseront cette technique pour représenter des paysages naturels exempts de

l'homme et de toutes questions religieuses avec un réalisme sans précédent. La nature devient l'objet idéal permettant aux peintres d'exprimer leur dextérité et leur savoir dans la représentation du réel. Cette "réalité" extraite et mise dans un cadre place alors le spectateur devant une nature objectivée. Ces évolutions picturales suivies par d'autres évolutions techniques comme le télescope et le microscope, constitueront des manières inédites de soumettre le réel à la vue. La vue sera en définitive privilégiée au détriment des autres sens dans les rapports à notre environnement. «*Désormais muette, inodore et impalpable, la nature s'est vidée de toute vie. Oubliée la bonne mère, disparue la marâtre, seul demeure l'automate ventriloque dont l'homme peut se rendre comme maître et possesseur.*»⁵

Ce petit clin d'œil à la célèbre formule de Descartes, reprend ce «comme» trop souvent oublié, tel une porte dérobée qui laisse peut-être entrevoir pour qui le veut, une ouverture vers d'autres possibles.

La ville, un lieu dénaturé

La dissociation de l'homme et de la nature qui nous préoccupe ici, trouve également son illustration dans la ville.

Point nodal où se concentrent les activités humaines, lieu d'échange, de commerce, et d'effervescence, la ville a toujours été accompagnée par l'idée de progrès et de connaissance. Celle-ci nous intéressera présentement, car elle est le lieu emblématique où se développe la pensée humaine, et se cristallisent les plus grandes évolutions.

De plus, la ville devient quantitativement le lieu le plus représentatif de l'homme puisqu'en 2008, une étude des Nations-Unies annonce que 50% de la population mondiale vit en ville, et d'ici l'horizon 2050 une autre étude de Navigant Research annonce le chiffre de 75%! Nous sommes aujourd'hui et pour la première fois dans l'histoire de l'humanité plus nombreux à vivre en ville qu'à la campagne.

Or le modèle de la ville occidentale est devenu, en un sens, un monde artificiel hors de la nature. Au Moyen-Âge, les villes de taille encore modeste, entretenaient encore une relation de proximité avec la nature du fait de la rapidité d'accès et du fait que champs et forêts environnants constituaient la ressource alimentaire directe. L'époque moderne, équipée de ses nouvelles représentations du monde et de ses inventions que nous avons vues pré-

cedemment, structure l'espace et les villes à travers des conceptions bien éloignées de l'idée de nature. L'historienne et philosophe de l'urbanisme Françoise Choay nous dit d'ailleurs que « Depuis le XV^{ème} siècle, les artistes italiens, Masaccio, Piero della Francesca, Brunelleschi, relayés par les générations suivantes, ont visé une mise en ordre du monde par le biais d'une conception abstraite de l'espace. Celle-ci esthétise définitivement le cadre urbain, en même temps qu'elle préfigure la grande rupture scientifique et philosophique du XVII^{ème} siècle, perpétrée par Galilée et Descartes. Ce sont eux qui dépouillent l'espace de ses qualités magiques, en le réduisant à l'étendue et au nombre. L'ordre et les régularités qu'ils font émerger seront mimés par les architectes (urbanistes) des rois : Mansart, de Cotte, Le Vau, Jacques et Ange Gabriel, Jean-François Blondel. En s'insérant dans une nouvelle constellation culturelle, l'espace urbain perd son caractère empirique, contingent, anecdotique, différencié, pour obéir à un ordre abstrait, cadre intellectuel et cadre de parade.⁸ »



Pierre PATEL,
*Vue du château et des jardins de
 Versailles, prise de l'avenue de
 Paris en 1668,*
 huile sur toile 115x161cm,
 1668.
 Château de Versailles

Le château de Versailles pour lequel a été fait table rase de la nature pour permettre sa construction en est un exemple. La nature d'apparat y attendant étant structurée géométriquement.

40

Plus proche de nous, New York nie tout lien avec la nature originelle. Cette cité s'est développée en niant jusqu'à la topographie des lieux, rasant les collines, s'étalant sur l'océan avec les remblais et les déchets, modifiant l'écosystème local.

Il y a les parcs, mais ils sont bien loin de la vraie nature spontanée. Conçus en vue d'une expérience majoritairement visuelle, les espaces verts sont mis en forme selon une idée de nature qui relève d'une artialisisation. Ce phénomène, identique à l'exemple de Versailles, le philosophe Alain Roger le décrit très bien : « *La nature est indéterminée et ne reçoit ses déterminations que de l'art : du pays ne devient un paysage qu'au prix d'une artialisisation, directe ou indirecte. [...]* Voilà ce que nous enseigne l'histoire, mais

nos paysages nous sont devenus si familiers, si « naturels », que nous avons accoutumé de croire que leur beauté allait de soi ; et c'est aux artistes qu'il appartient de nous rappeler cette vérité première, mais oubliée : qu'un pays n'est pas, d'emblée, un paysage, et qu'il y a, de l'un à l'autre, toute l'élaboration de l'art.⁹ »

Ce simulacre de nature, mis en scène, et souvent totalement construit, relève d'une intention artistique forte. Malheureusement déconnectés de la vraie nature extérieure aux villes ainsi que de toute faune, ces espaces verts restent des paradis artificiels qui n'offrent qu'une expérience sensorielle restreinte ne répondant pas à certains besoins psychiques profonds de l'être humain. De plus, les grandes villes se sont tellement étendues qu'il devient difficile pour le citoyen d'en sortir pour retrouver un coin de nature.

41

Aujourd'hui, nous faisons le constat malheureux de l'architecture fonctionnaliste. L'homme des grands conflits mondiaux avait besoin de tourner la page, besoin d'un monde en concordance avec ses nouvelles aspirations universelles. Mais il semblerait que ce rêve se soit transformé en inhumanité moderne puisque les cités se sont transformées en espaces bétonnés, préfabriqués et répétitifs bien loin de la nature aléatoire et indéterminée dont nous sommes issus. Tout comme ses parcs, la ville fonctionnaliste devient alors un lieu pauvre en expériences sensorielles.

Certains pays comme la Chine, par nécessité de faire face au développement fulgurant du pays, appliquent les principes d'une « **architecture moderniste de base**¹⁰ », sans expérimenter d'autres modèles de peuplement. Thierry Paquot dénonce une « **urbanisation d'une rare brutalité**¹¹ » concernant ses nouvelles villes chinoises. Il parle des vagues de « réfugiés urbains » qui quittent ces villes inhumaines pour retrouver la campagne.

Nécessité et réconciliation

Alvar Aalto, pourtant fonctionnaliste lui-même, avait senti qu'« **un fonctionnalisme technique ne suffisait pas à créer une architecture définitive.**¹² » Et en marge des « machines à... » du Corbusier, Aalto s'est appliqué à considérer le psychisme humain comme l'un des paramètres fondamentaux dans sa pratique fonctionnaliste. Car pour lui, « **La nature, la biologie, est riche et luxuriante sur le plan formel. Elle peut avec la même structure, le même maillage et les mêmes principes d'organisation cellulaire, réaliser un milliard d'associations présentant chacune un niveau élevé formel. L'homme appartient à la même famille. Les choses qui l'entourent sont moins des fétiches et des allégories dotés d'une valeur mystique, éternelle, que des cellules et des tissus, des êtres vivants aussi, des éléments avec lesquels se construit la vie de l'homme. On ne peut les traiter différemment des autres éléments, car ils risqueraient de ne pas s'adapter au système ; ils deviendraient inhumains.**¹³ »

La nature, son organicité et son caractère aléatoire, semblent alors être un besoin oublié jusque dans notre manière de vivre. Le réveil de la conscience de notre interdépendance avec la nature a sans doute commencé avec la première image de la terre prise lors de la mission Apollo 11. C'est en effet la première fois que l'on prenait

réellement conscience que notre lieu de vie était un espace fini. Les crises pétrolières rappelleront par la suite, que les ressources ne sont pas inépuisables. S'en suivront le trou dans la couche d'ozone, le réchauffement climatique, la déforestation, ou encore la montée des eaux.

Notre manière de vivre est désignée par la très grande majorité des scientifiques comme la source de ces problèmes environnementaux. Certains scientifiques, comme Paul Crutzen, météorologue et chimiste de l'atmosphère, se rendant compte que l'activité humaine a désormais un impact sur les mécanismes terrestres, ont senti la nécessité d'établir une nouvelle ère géologique pour caractériser ce changement d'état. L'Anthropocène, qui vient du mot anthropie, signifie que l'homme est devenu avec la révolution industrielle, la première force géophysique sur terre !

Mais c'est également «un certain type d'humanité¹⁴» qui est en cause, comme nous le rappelle la philosophe Catherine Larrère. Nous avons tendance à imputer les problèmes climatiques à l'humanité entière (anthropos), alors que selon l'historien indien Rajan Chakrabarti, l'histoire de l'Anthropocène relève de l'histoire du Capitalisme.¹⁵ Il parle d'ailleurs plutôt de Capitalocène, d'Anglocène, ou encore d'Américanocène.

Et selon Catherine Larrère, une des conséquences de l'Anthropocène, est que deux éléments qui étaient séparés jusque là, l'histoire

de la nature et l'histoire de humanité sont à nouveau réunis. Nous assistons à la fin de la distinction humaniste moderne que nous avons évoquée avec Philippe Descola.

Et si maintenant, aux vues de ces considérations géophysiques, nous retournons à l'échelle des villes, nous constatons que celles-ci prennent toute leur puissance évocatrice de l'activité humaine. New-York par son déni de la nature sur laquelle elle s'est érigée, à dérégulé tout un écosystème. À l'heure actuelle, la mégalopole est menacée non seulement par les modifications climatiques planétaires mais également par les dérèglements locaux induits par la ville elle-même sur son environnement direct. Pour éviter qu'elle ne disparaisse, et comme si un lien vital avec la nature avait été coupé et qu'il fallait à présent le retrouver, architectes et urbanistes trouvent des solutions, en se tournant vers la nature environnante et ses mécanismes.

Chakrabarti dit que pour comprendre l'Anthropocène, et agir en conséquence, il faut considérer l'homme comme une espèce parmi les autres. La ville est reconnue être un écosystème. Cette volonté de s'inscrire dans un cycle naturel transparaît dans les villes à travers les efforts faits pour accueillir la faune et la flore. Les trames vertes et bleues en sont de bons exemples. Le concept de ville résiliente, qui en écologie, et selon l'écologiste canadien Crawford S. Holling,

désigne un écosystème qui parvient à se reconstituer après une perturbation, semble être le mot d'ordre d'une nouvelle urbanisation. C'est donc dans l'art de ménager l'existant et d'en considérer la valeur que se jouent les nouveaux défis des cités. La philosophe Chris Younès y voit «la quête de revitalisation d'un monde qui devient inhabitable.¹⁶»

Des mouvements citoyens de «green guerilla» apparaissent, les jardins partagés fleurissent dans les villes et les politiques publiques ont décidé de laisser pousser la nature spontanément.



Tony MINH NGUYEN and
SNOWHOME
Flower Grenade,
argile, graines,
2011.

Des paysagistes tel que Gilles Clément prônent la libre colonisation de nos espaces par les espèces végétales. Selon Catherine Larrère, l'Anthropocène demande un changement de régime technique qui implique d'inscrire notre intentionnalité technique dans la considération des conséquences de nos actions. «Il ne s'agit pas d'imposer à la nature un projet extérieur. Il s'agit d'orienter, d'infléchir la nature¹⁷» à la manière de la fermentation du fromage ou encore de la

navigation à voile. Ce «faire technique» avec la nature est un partenariat que la philosophe appelle le «paradigme du pilotage¹⁸».

Nous voici donc revenu à cette vision romaine de la culture, à ce «tendre souci» qu'Hannah Arendt évoquait, et qui relevait plus d'un souci artistique que technique. Volonté esthétique qui selon Simondon, maintient le souvenir de l'unité de la pensée magique que nous avons quittée en dissociant la technique et le religieux. Pour Simondon, la technique n'est belle que quand elle s'insère dans un lieu, est en relation avec un cadre naturel ou encore un geste humain : «L'objet technique est beau s'il a rencontré un fond qui lui convient, dont il peut être la figure propre, c'est-à-dire quand il achève et exprime le monde¹⁹»

La volonté hégémonique de l'homme moderne lui a permis à un moment donné de son histoire de s'extraire de la nature, de simplement la prendre sans la comprendre, de la nier, et de ne plus s'inscrire avec elle dans une histoire commune. Et comme un signal d'alarme, elle nous fait comprendre désormais, qu'il n'est pas possible de continuer ainsi. Et comme passé l'âge de l'adolescence, il semblerait que nous

ayons à grandir et à nous réconcilier avec nos origines à travers ce que nous savons sans doute faire de mieux : la volonté et la technique.

Encore faudra-t-il les orienter et en user avec discernement et parcimonie. Car si par la volonté nous avons réussi à imaginer et mettre en forme le monde occidental tel qu'il est et malgré ses dangers, nous serons en mesure d'imaginer et de construire notre monde de demain, espérons-le, sur les leçons que nous tirons de nos comportements passés et malheureusement encore parfois trop présents.

Les populations que nous avons longtemps appelé «primitives» et que nous appelons aujourd'hui avec un certain respect naissant premières, nous montrent par de nombreux exemples, qu'il est encore possible d'inventer un monde où nous communiquons, échangeons, rions et vivons, avec les animaux, les plantes et la nature entière. Tout réside dans la conception du monde que nous nous faisons.

1. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, Folio essais, 2005.
2. Maurice Blanchot, « Naissance de l'art », extrait du recueil *L'amitié*, Paris, Gallimard, 1971.
3. Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, Folio essais, 2006.
4. Erwin Panofsky, *L'œuvre d'art et ses significations*, Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque des Sciences humaines, 1969.
5. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, Folio essais, 2005.
6. René Descartes, *Le discours de la méthode*, 1637.
7. Vola P. Mega, *Modèles pour les villes d'avenir*, L'Harmattan, 2008.
8. Françoise Choay, *Essai sur l'évolution de l'espace urbain en France*, Seuil, 1969.
9. Alain Roger, *Mouvance, cinquante mots pour le paysage*, Éditions de la Villette, 2002.
10. Thierry Paquot, *Désastres urbains, les villes meurent aussi*, La Découverte, 2015.
11. *ibid* 10
12. Alvar Aalto, « L'humanisation de l'architecture », *The Technology Review*, 1940.
13. *ibid* 12
14. Catherine Larrère, « Le rapport de l'homme à la nature », conférence à l'Université de Strasbourg, 26 novembre, 2015.
15. Rajan Chakrabarti, *Situating Environmental History*, 2007.
16. Chris Younès, *Ville contre-nature*, La Découverte, 1999.
17. *ibid* 14
18. *ibid* 14
19. Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Éditions Aubier, 1958.



Ps

POST-

Na

NATURALISME

Pr

PRIMITIVISME

Post-naturalisme
ou
néo-primitivisme

No

NÉO-



Prendre une direction

Lorsque l'homme sculpte un os, un morceau de bois ou une pierre, il transforme l'apparence de l'objet. Mais avec le feu, l'homme a la possibilité de transformer la matière elle-même. Elle acquiert alors de nouvelles propriétés.

Pour le philosophe Pierre Moscovici, la technique (et l'art) ne constitue pas une contre nature. En réponse à la question de savoir si l'homme fait encore partie de la nature il répond :

«Grâce à quel critère infallible pouvons-nous décider que seules ses interactions antérieures autorisent à le placer dans la nature, à le regarder sous l'angle naturel, et que nous devons changer de perspective, compte tenu des interactions qui nous sont actuellement familières ? Suivant ce dernier point de vue, il est légitime de parler de la biosphère, ce milieu engendré par les bactéries, les plantes et les animaux dans leur travail sur l'écorce terrestre. Mais cette désignation n'est plus légitime lorsqu'on y envisage l'action

de l'homme qui, somme toute, s'intègre, en le continuant, dans un cycle universel. [...]

Le prolongement du labeur humain ne serait pas un ordre naturel mais un monde d'artifices. [...] De la sorte s'édifie pour les hommes une seconde nature, qui s'impose au reste de l'univers comme une anti-nature. [...]

Partout artifice et nature se correspondent et s'engendrent réciproquement.»

«Sans doute n'avons-nous pas l'habitude de nous penser en tant qu'agents de notre ordre naturel. Pourtant il est notre art, comme nous sommes le sien.¹»

Contrairement au darwinisme, qui voit dans la vie un accident n'ayant aucune espèce de relation à l'environnement, le modèle gaïen entend la terre comme un organisme vivant. Un super organisme auto-régulé par les espèces et les éléments. Les espèces participent à l'histoire du milieu qui, en retour, a pour finalité le développement de la biosphère : « La vie ne s'est pas adaptée à un monde inerte déterminé par la main morte de la chimie et de la physique. Nous vivons dans un monde qui a été construit par nos ancêtres, anciens et modernes, entretenu en permanence par le biote actuel dans sa totalité.² » nous dit James Lovelock, père de la pensée gaïenne.

Tout semble interdépendant et, chose importante, il faut arrêter de croire que la nature est

une notion stable. «Le vivant est un système en déséquilibre permanent³» nous dit Pierre-Henri Gouyon, Biologiste. Dans tout les cas, il faut alors repenser notre rapport technique.

Deux orientations s'offrent à nous. Certains pensent qu'il faut continuer à industrialiser la nature, la contrôler et la modifier. Ils pensent que par la science, ils arriveront à stabiliser l'existant ou à recréer une nature pour l'homme et ses besoins

Des scientifiques travaillent à des méthodes de contrôle et de régulation de la nature. La géo-ingénierie planche sur des bombes atmosphériques pour palier au trou dans la couche d'ozone, ou étudie la possibilité de déverser de la limaille de cuivre dans les océans afin d'enrayer les dérèglements climatiques. Mais est-on capable de prévoir les réactions en chaîne de telles solutions? L'expérience Biosphère II démontre que nous ne sommes pas capables de faire fonctionner un écosystème artificiel-

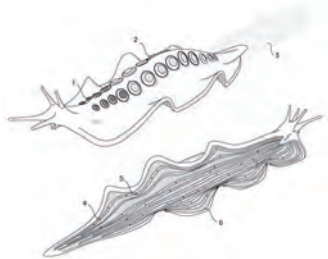


Projet Biosphere II
Site et équipage de la première
mission de 1991 à 1993,
Oracle, Arizona,
États-Unis.

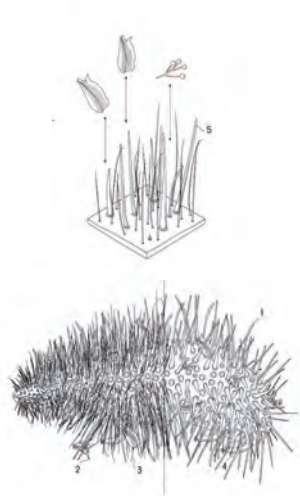


lement sur le modèle de celui de la Terre. Ce projet titanesque abritait sous verrière 7 écosystèmes totalement hermétiques au monde extérieur. Les 8 humains qui sont restés enfermés de septembre 1991 à septembre 1993 ont dû faire face à une diminution de l'oxygène obligeant l'équipe qui tombait malade à introduire artificiellement de l'oxygène.

La biologie de synthèse autre piste développée, cherche à créer et introduire dans la nature des organismes, insectes et animaux inventés par l'homme en laboratoire, et qui auraient pour but de réguler la biodiversité. Une biodiversité de synthèse. Avec son projet *Designing for the Sixth Extinction*, la designer Alexandra Daisy Ginsberg explore de manière fantasmée ce possible futur.



Alexandra Daisy GINSBERG,
Mobile Bioremediating Unit,
Designing for the Sixth Extinction,
2013.



Alexandra Daisy GINSBERG,
Autonomous Seed Disperser,
Designing for the Sixth Extinction,
2013.

Ces quelques images du projet que l'on peut qualifier de photographiques, nous plongent dans une réalité saisissante. Est ce que ces organismes vivants sont déjà dans la nature ? Cette limace, tel un filtre, semble absorber la pollution des sols. Les sortes de hublots sur son dos ont l'air d'être des indicateurs du niveau d'encrassement du filtre à l'image de nos aspirateurs domestiques ? Et que fait-on alors de cette limace une fois sa capacité maximale atteinte ? La soigne-t-on ou alors l'éradique-t-on ? Cette sorte de hérisson parsemeur de graines vient faire un travail qui ne se fait plus. Les animaux sont-ils tous morts ? Après la des-



truction de la nature par sa technique voici l'homme, toujours dans cette même foi en la technique, obligé de créer des animaux en laboratoire pour assurer sa survie. Et tel un demiurge il sculpte le vivant et semble être sûr de pouvoir réinventer et contrôler une seconde nature.

Au Moyen-Âge, les religieux avaient conclu que, l'homme étant à l'image de Dieu se devait d'imiter le pouvoir créateur. Pourtant le Pape François a récemment alerté d'une interprétation incorrecte à ce sujet : « Il a été dit que à partir du récit de la Genèse qui invite à “dominer” la terre, on favoriserait l'exploitation sauvage de la nature en présentant une image de l'être humain comme dominateur et destructeur. » Alors que selon lui : il s'agit de « cultiver et garder le jardin du monde » dans « une relation de réciprocité responsable entre l'être humain et la nature⁴ ».

Une autre voie possible serait d'admettre que nous sommes allés trop loin et de laisser la nature reprendre ses droits. Michel Onfray défend par exemple l'idée d'une religion de la nature basée sur la contemplation de celle-ci : « La vraie religion est celle qui nous ramène aux éléments, la véritable prière, celle qui nous restitue notre liaison à la nature, la véritable expérience mystique, celle qui, païenne, nous remet à notre place authentique.⁵ »

Ce néo-primitivisme est né avec les premiers constats d'échecs de ce que nous pensions être le progrès. Nous voici par le biais de nos propres actes, en proie à de nouvelles forces qui nous dépassent, une nouvelle mystique qui nous demande de réactualiser notre vision cosmologique.

Avons-nous besoin de nouveaux dieux, de nouveaux mythes ou décidons-nous de garder foi en la science envers et contre tout ?

Archives personnelles,
Un autel du culte de la nature,
Mont Sainte Odile, Alsace,
2016.

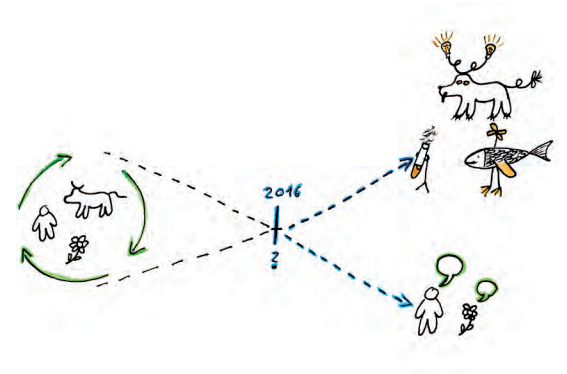


L'enceinte d'un mur païen pour ring, une souche d'arbre semble narguer le Mont Sainte-Odile et ses chapelles, haut lieu du culte catholique. Devenue autel, les promeneurs, posent sur elle, des offrandes à la nature. Pierres, mousses, feuilles, branches, écorces. Respect, amour, peur d'une disparition prochaine, culte du souvenir d'une chose perdue ? Quoi qu'il en soit, il se dégage de ce lieu une étrange atmosphère.

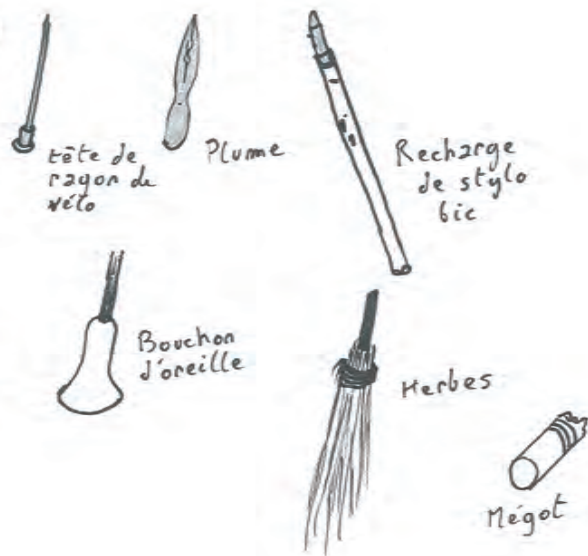
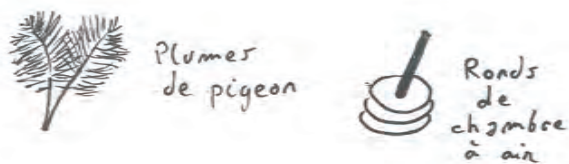
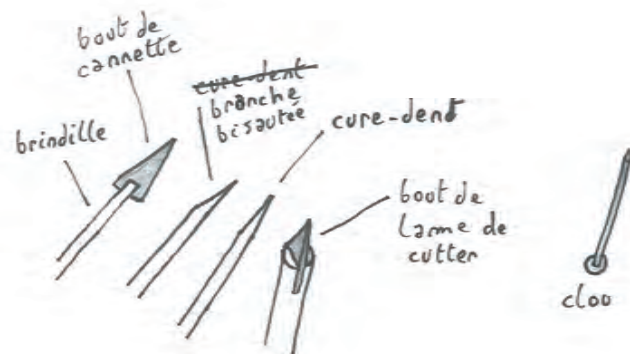


Maja SMREKAR,
*Survival Kit
 for the Anthropocene*
 2015.
 Photo © Borut Peterlin

La civilisation moderne se serait-elle écroulée pour que cette femme blanche soit en train de pêcher à l'aide de certains des objets bien étranges que composent son *Survival kit for the Anthropocene*? Sur des compartiments de son sac à dos sont peints des insectes et des plantes que certainement cette survivante collecte, prélève. Une sorte de bulle translucide branchée à des tuyaux doit sans doute lui servir à filtrer l'eau. Est-elle réellement une survivante ou se serait-elle retirée par choix de la civilisation? Son costume fait en tout cas penser à un habit de scientifique ou de personne évoluant dans des zones sanitaires sinistrées.



1. Serge Moscovici, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, 1968.
2. James Lovelock, *La terre est un être vivant*, Paris, Flammarion, 1993.
3. Martin Legros, « Et si l'évolution se plantait? », *Philosophie magazine*, novembre 2015, n°94.
4. Pape François, *Loué sois-tu*, Éditions du Cerf, 2015.
5. Michel Onfray, *Cosmos*, Paris, Flammarion, 2015.



La ville est un écosystème dans lequel se mélangent des matériaux naturels et d'autres issus de l'industrie. Considérer le citoyen comme un être totalement intégré à cet écosystème revient pourquoi pas à lui faire prendre la place d'un chasseur fabricant des flèches avec ce qu'il trouve dans cet écosystème. Et à bien y regarder, on trouve beaucoup de choses dans les rues.

Tc

TECHNIQUE

Na

NATURE

Ho

HOMME

La Technique
avec la Nature
et les Hommes



Changer de cadre

Le but n'est pas de choisir entre nature ou technique, ce serait là un écueil, mais d'arrêter de prendre la science comme une finalité en soi et le moyen de notre évolution. La science ne doit pas être notre cadre, c'est un outil qui a besoin d'un cadre dans lequel s'inscrire harmonieusement.

65

Ce cadre peut être la nature dans laquelle nous vivons. Et reconsidérer la nature comme un cadre signifie également lui redonner une liberté d'expression. Savoir écouter, connaître et prendre en compte plantes, animaux et processus naturels.

«Les plantes se parlent. Et tiennent compte les unes des autres. Les informations qu'elles échangent passent par des champignons ou peut-être par le bruit qu'elles émettent.¹» nous affirme Francis Hallé, botaniste. Alors pourquoi ne pas apprendre à communiquer avec elles ? Vivre parmi la nature nous demande de communiquer avec tout ses représentants. Bruno Latour émet l'hypothèse d'un *Parlement des Choses*.

Car selon lui, « il n'est pas normal que la représentation politique ne concerne que les humains ou ne traite que de la culture. Il faut donc en plus de l'assemblée qui représente les humains, une assemblée qui représente les non-humains.² ».

La dépollution par les plantes est un processus naturel auto-régulé. Certaines plantes se mettent à pousser à des endroits pollués alors qu'elles n'y poussaient pas avant. Étudier ces phénomènes pour mieux les encourager et les accompagner est par exemple une manière d'inscrire la science et la technique au service de la nature et donc de nous-même.

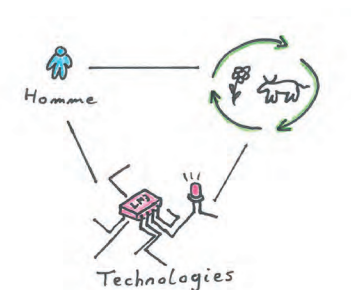
Pour accompagner au mieux il faut être attentif et comprendre les besoins des écosystèmes dans lesquels nous vivons.

Mais cette connaissance de la nature et des techniques doit être accessible au plus grand nombre et ne pas rester dans les mains de quelques groupes industriels et scientifiques.

Le Muséum National d'Histoire Naturelle semble aller dans ce sens avec *BirdLab* ou encore *Sauvages de ma rue*. Ces deux exemples issus du projet *Vigie Nature* sont des expériences de sciences participatives, d'observation, de recensement et d'études des animaux, insectes et plantes de nos villes. Les citoyens y participent avec leur smartphone, tablette, appareil photo et apprennent à connaître leur environnement, à y faire attention. Plus radical encore dans la démocratisation

de la connaissance et des sciences, il y a des projets comme ceux du réseau Hackteria, où des artistes, designers, et en fin de compte toute personne s'y intéressant, font des recherches, expérimentent scientifiquement dans des domaines variés. Certains avec la nature. Le tout en Open Design et DIY.

La terre est un écosystème en constante mutation. Elle n'est pas régie par des lois lui assurant une stabilité mais est façonnée par les espèces, les éléments et tout le biote qui la compose, et qui à leur tour seront façonnés par l'environnement qu'ils construisent. L'évolution de notre planète devrait être issue d'un accord commun entre tout ses acteurs.



1. Francis Hallé, *Éloge de la plante*, Paris, Seuil, 1999.

2. Bruno Latour, propos issus d'un entretien d'Alexandre Lacroix pour l'article « Les pieds sur Terre », Philosophie Magazine N°94, novembre 2015.

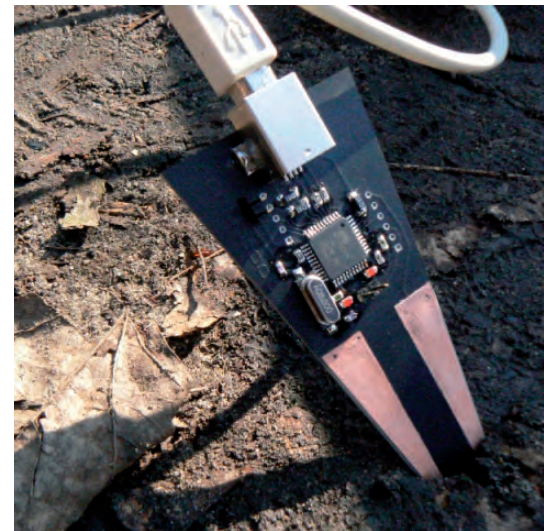


Conçu et imaginé par Laurence Tubiana et l'École des Arts Politiques de Sciences Po (SPEAP),

Le Théâtre des négociations,
Théâtre des Amandiers,
Nanterre,
2014.

Du 29 au 31 mai 2015 au Théâtre des Amandiers s'est tenue l'expérience sans précédent du « théâtre des négociations ».

Deux-cent étudiants du monde entier, accompagnés de plasticiens, d'anthropologues, de chorégraphes, d'historiens, d'écrivains, de comédiens, de biologistes, de vidéastes, ou encore de géographes, se sont essayés à de nouvelles manières de représenter les plantes, les animaux et les éléments afin de négocier le futur commun de tout les habitants de la terre.



Martin HOWSE,
Earth codes,
Sonde d'enregistrement
2014.

Une sonde pour enregistrer la terre ! Champs magnétiques, chants telluriques. Certains, comme James Lovelock disent que la terre est un être vivant. D'autres, comme Martin Howse tentent de l'interviewer. Il cherche les preuves d'une relation directe entre les champs magnétiques terrestres, les forces telluriques, et l'informatique. Les composants de nos ordinateurs qui nous permettent le codage et l'informatique sont fait avec des minerais et cristaux terrestres. Howse invente des systèmes de captation pour enregistrer les signaux terrestres et extra-terrestres influençant le globe. Ces signaux sont transformés en codes informatiques qui génèrent parfois de façon sonore ou visuelle des résultats incompréhensibles mais surprenants.



Nuisible 2/3

Les pleurs de Martin amènent son papa vers une inespérée volonté de trouver un consensus:

- *Bon on ne peut pas la laisser là parce que ta maman ne va plus pouvoir aller aux toilettes. Tu sais il y a beaucoup de gens qui ont peur des araignées. C'est comme ça!*
- *Elle peut habiter avec moi dans ma chambre!*
- *Bon mais alors dans une boîte bien fermée, concède la maman.*
- *Tu es d'accord Martin? demande le papa*
- *Mais je pourrais pas la voir dans une boîte!*
- *Je vais t'aider à faire une belle boîte transparente.*
- *D'accord!*
- *Débrouillez-vous tout les deux mais je ne veux plus la voir.*

Et les voici tout les deux à bricoler avec des bouts de carton, des bouteilles en plastique sous le regard désabusé de la maman. Le monstre attend la réception du chantier dans un bocal de cornichons vide.

- *Papa? il lui faut des meubles tu penses?*
- *Non tu sais les araignées font des toiles.*
- *Mais elle a besoin de quoi dans sa maison? Et puis elle mange quoi l'araignée?*

Émerveillé par le pragmatisme de son fils, il lui propose d'aller se renseigner sur Internet. Martin approuve et les voici tout les deux à faire des découvertes passionnantes sur les araignées. Mais des contraintes d'habitabilité émergent! Ils décident de chercher des matériaux

de construction dans le parc. Des branches et quelques feuilles feront office de mobilier.

Pour ce qui est de la nourriture, Martin apprend la dure loi de la nature mais ne se laisse pas dégonfler. Ils décident de mettre la maison, toit ouvert, sur le rebord de la fenêtre lorsque l'araignée voudra manger.

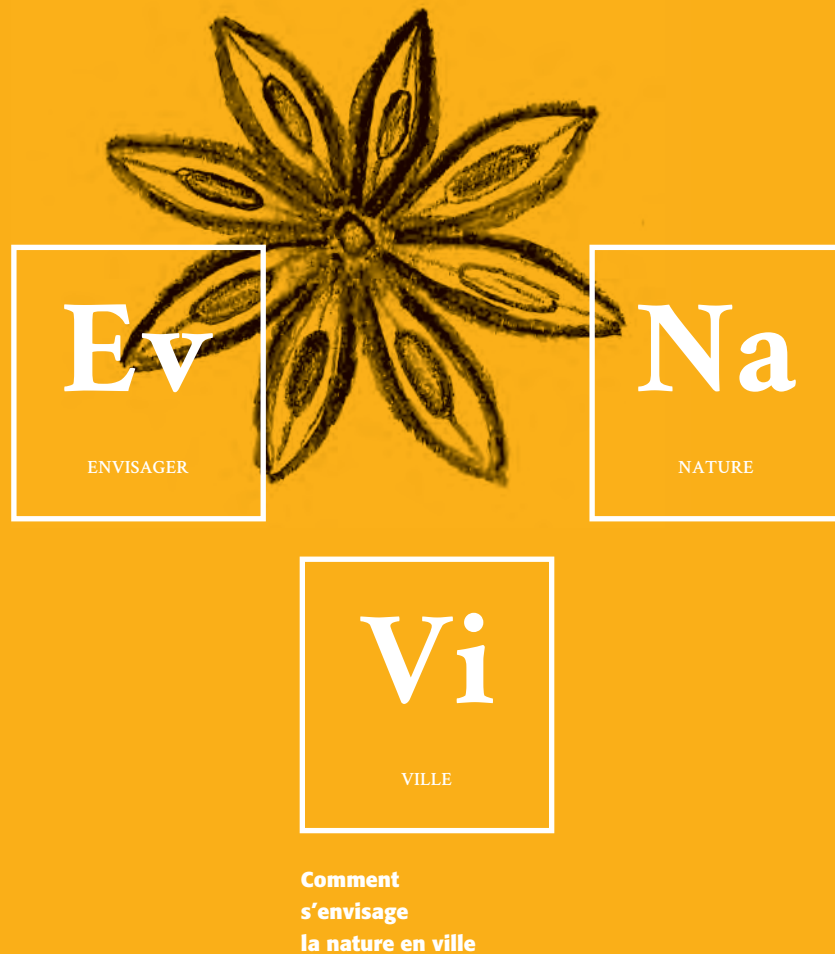
Cela fait maintenant une semaine que l'araignée a déménagé. Sa maison faite de bric et de broc est assez indescriptible mais elle est lumineuse grâce aux bouteilles en plastique.

À l'école, Martin est très fier de parler de sa nouvelle amie baptisée Ginette, comme sa grand-mère qui fait des napperons. Chaque soir Ginette est transportée sur le rebord de la fenêtre. Et sur la toile que Martin ne se lasse pas de regarder apparaissent de petits points noirs que composent les moucherons tombés dans le piège.

Un matin l'araignée s'en était allée.

Martin a beaucoup pleuré.

L'histoire ne dit pas si l'araignée est allée à la ville ou bien s'en est retournée dans l'appartement. La mère de Martin évite de se poser la question, mais la fenêtre laissée entrouverte la nuit de la disparition laisse à Martin l'espoir de revoir un jour son amie.



Archives personnelles,
Un micro-chantier,
installation itinérante
dans les rues de Strasbourg,
octobre 2015.



Journées de l'Innovation Publique

Dans le cadre des Journées de l'Innovation Publique, je suis allé dans les rues de Strasbourg à la rencontre des gens pour tester les relations qu'ils entretiennent avec les plantes urbaines. J'ai donc décidé de mettre en évidence une plante dans l'espace urbain par la délimitation de son espace rendu visible par l'implantation d'un chantier miniature. Le but est d'observer la réaction des gens, de leur poser quelques questions préalablement définies et de leur proposer de tester leur connaissance des plantes avec un jeu de carte.

Voici l'une des discussions que j'ai enregistrées à l'aide d'un microphone :

[...]

Vous en pensez quoi des toute cette végétation qui pousse entre les pavés ? ça vous gêne ou...

Ah non pas du tout ! la végétation c'est la nature c'est bien !

Et vous aimeriez qu'il y en ait plus ?

Ça dépend où ! regardez là bas ça fait poubelle faut couper c'est pas propre.

Et par exemple cette plante que nous avons entourée, est-ce que vous savez son nom ?

Pinnabete ? Je sais pas en français, je suis italien.

En français c'est de l'Achillée mille-feuilles.

Ah et ça se trouve où ça ? en forêt non ?

En ville aussi...

Et il pousse comme ça... heu excusez-moi vous l'avez acheté ou vous avez fait ça vous ? Elle était déjà là ???

Ah ben oui oui !

Je passe devant tout les jours et je l'avait jamais remarquée !

Mais vous voyez là ça va pas ! ça pousse devant un restaurant...

Pourquoi ça n'irait pas ?

Pour qu'il pousse bien que ça devienne grand et que ça fait joli et la ville elle va arracher !

[...]

Pour en revenir à l'Achillée mille-feuilles vous savez quelles sont ses propriétés ?

Non

Si vous en cueillez vous pouvez vous faire une tisane chez vous. Ça favorise la circulation des jambes...

Ah ben moi j'ai mal aux jambes

Vous avez mal aux jambes ?

Oui je fais du vélo

Eh bien vous pouvez l'utiliser. C'est aussi bon pour stimuler l'appétit et soulager les crampes intestinales

Oh moi je n'ai pas de problème avec l'appétit

Et donc vous voyez sur ces cartes qu'il existe une multitude de plantes qui poussent en ville et que l'on peut utiliser

Oui ! mais il faut connaître quand même...

[...]

Compte rendu

Dans la grande majorité des rencontres avec les passants, j'ai pu observer un décalage entre une vision fantasmée qu'ils ont de la nature, et une vision pragmatique. Toutes les personnes rencontrées aimeraient qu'il y ait plus de "nature" en milieu urbain. Et à premier abord, ces personnes interrogées trouvent cette végétation qui pousse dans les recoins de la cité non dérangeante et plutôt positive. « Il faut que la nature s'exprime ! » nous dit Colette, 66 ans. Mais derrière cette ouverture, comme rappelé à l'ordre par un dogme communément admis, tous m'ont dit comme Bernard : « Après, il y a des gens que ça peut gêner, qui peuvent trouver ça sale. » Et tous se sont cachés derrière ce "il y a des gens"

pour s'exprimer sans s'impliquer directement. Comme s'ils ressentaient ce décalage.

Toutes les personnes rencontrées ont porté un grand intérêt à la discussion que nous avons eu autour des plantes. Il est à noter que la grande majorité des personnes ne connaissent que très peu, voir pas du tout, les plantes qui les environnent et que les rares à avoir des connaissances en botanique vivent à la campagne et ont une activité jardinière.

Quand venait la question de savoir s'ils étaient prêts à cueillir des plantes en ville pour se nourrir ou se soigner tous ont invoqué le problème de la pollution urbaine. Mais après leur avoir exposé le fait que le miel des villes était supérieur en qualité au miel des campagnes environnantes (les champs étant traités aux pesticides et pas la ville de Strasbourg), ils se sont dit potentiellement intéressés à condition d'avoir une garantie de la qualité de ce qu'ils pourraient cueillir.

78

Entretien avec Béatrice Pipart

27/11/15

Bonjour Madame Pipart, vous travaillez au service Projet urbain de la ville de Strasbourg et êtes plus particulièrement chargée du parc naturel urbain. Est-ce que vous pouvez m'expliquer ce que c'est qu'un parc naturel urbain et comment est né ce projet?

79

Alors un parc naturel urbain c'est un territoire sur lequel on engage une démarche collective avec les habitants, les élus, les services de la ville et les structures associatives professionnelles qui existent sur le territoire. On engage une démarche participative qui nous permet de définir un projet de territoire.

(Voir dans les annexes pour l'entretien complet)

Compte rendu

Béatrice Pipart se définit un petit peu comme un mouton noir au sein de la CUS « pour le mettre

en place il faut un fou» dans le sens où son projet de Parc Naturel Urbain, d'une part est né d'une intuition : «On démarre une démarche sans savoir où on va aller. (rires) C'est très déroutant par rapport à une démarche traditionnelle. On démarre à partir de l'existant et du coup c'est en travaillant ensemble que se définit l'axe qui va devenir moteur pour tel territoire, telle partie... mais c'est pas comme ça quoi ! (signe mimant la magie) Alors quand on me dit mais qu'est ce que tu veux faire ? au début je dis je sais pas !», et d'autre part qu'elle ait envie de faire ce projet avec les acteurs du quartier et non pas avec des professionnels de l'aménagement du territoire, des paysagistes, et des animateurs nature.

Elle crée donc le projet PNU de manière non traditionnelle, et l'on pourrait dire empiriquement puisque sa démarche relève d'une envie de penser et faire des espaces verts d'une nouvelle manière qui reste à inventer : créer des outils pour impliquer les gens, faire émerger les idées et envies des gens et ne pas leur faire subir un PNU mais au contraire qu'ils en soient les acteurs et créateurs.

Ce que je trouve particulièrement intéressant dans la démarche de Madame Pipart c'est qu'elle ne formate pas les gens à une conception de ce qu'est un parc et de comment on doit interagir avec la nature urbaine, mais elle ouvre la possibilité aux citoyens de créer leur propre représentation, de redéfinir peut-être ce qu'est

un espace vert en ville et comment on interagit avec cette nature.

La démarche de Béatrice Pipart invite à cela. Mais cette invitation se heurte tout de même à des freins : des personnes qui ne veulent pas s'impliquer dans un projet qui reste à imaginer, qui ne veulent pas chercher de nouvelles manières de faire ou être force de propositions et d'idées. Et Madame Pipart explique que ces «freins ils sont chez les gens qui ne basculent pas, ou qui mettent du temps à basculer. Et du coup y en a autant en interne qu'en externe», c'est à dire à la CUS comme chez les citoyens.

S'il on entend souvent parler de démocratie participative et d'autonomisation des citoyens, la responsable du PNU se confronte donc aux limites de cette autonomie des gens qui vraisemblablement n'est pas encore dans les mentalités, du côté des politiques comme de celui des citoyens.

S'il ne lui manquait pas les capacités plastiques de mise en forme d'un designer, Madame Pipart pourrait faire une validation d'acquis d'expérience et prétendre sans problème au diplôme du DSAA In situ Lab.

Il découle aussi dans le fait de mener ces projets avec des acteurs locaux, une logique de proximité : «On souhaite en fait avec ce projet retrouver une vie de village, quelque part, redynamiser la proximité».

Il y a aussi une volonté de faire avec l'existant, avec le terrain tel qu'il est, son histoire. Nous sommes loin d'une logique de création paysagère comme pourrait être pensé un parc traditionnellement : «On préfère les espaces qui nous font penser à la campagne que des espaces qui nous font penser à la ville». On sent dans cette phrase le souhait de ne pas inventer quelque chose de dé-contextualisé et de rapporté, mais de considérer l'existant, de le valoriser. Pas de volonté paysagère forte mais une envie de gérer le PNU de manière la moins interventionniste et en accord avec la biodiversité. Elle se réclame d'ailleurs de paysagistes tels que Gilles Clément.

82

À la question de savoir si les gens ont besoin de ce rapport à la nature elle répond : «C'est à dire que chaque fois qu'on fait quelque chose ça marche. C'est tout ! C'est tout ce que je vois!» Cette réponse, liée au fait que les projets sont faits avec et par les habitants, peut être comprise comme affirmative, car si les habitants n'y trouvaient pas d'intérêts ils n'y participeraient pas.

Immersion dans un chantier participatif

Du 26/11/15 au 19/03/16

Je me suis inscrit dans un chantier participatif organisé par l'association Haies-vives, en partenariat avec le Parc Naturel Urbain de Strasbourg. Le but de ce chantier est de construire, sur un espace alloué par le PNU, un petit jardin où la haie est à l'honneur. Plantation d'arbres, mobilier, jeux pour enfant, tressage de saule, cabanon, le tout avec des matériaux naturels trouvés dans le PNU. La haie champêtre, véritable sanctuaire des écosystèmes a disparu de nos campagnes lors de la politique de remembrement du territoire français dans un but d'industrialisation de l'agriculture. Leur but est de réintroduire la haie champêtre dans nos campagnes mais aussi dans les villes pour redonner ainsi des lieux d'accueil pour la faune et la flore.

83

(Voir dans les annexes
pour le journal d'immersion)

Compte rendu

Cette immersion me permet de voir comment s'organise ce type d'événement, de comprendre comment sont structurés les liens entre les différents acteurs, de rencontrer les personnes qui y participent et de comprendre ce qu'ils viennent chercher dans ces ateliers.

Un esprit d'entraide et d'ouverture entre les différents participants et organisateurs paraît s'établir, dans un but commun qui paraît lui-même être porté par des convictions communes de valorisation de la nature et d'accueil de la biodiversité. Ces convictions sont toutefois partagées par des catégories sociales très instruites et ne représentent en aucun cas un échantillon à l'image de la population de Strasbourg.

Tout d'abord effrayé par cette ouverture avec laquelle j'ai été accueilli, je me suis vite senti à l'aise et ai pu ressentir une sensation de bien-être à mettre les mains dans la terre, sentir son odeur et celle du bois que l'on coupe, tresse, entend se fendre. Comme une expérience augmentée d'une nature urbaine dont on a tendance à n'avoir accès à elle qu'à travers une expérience visuelle. Et sans doute est-ce cette effervescence des sens, ce besoin de se sentir connecté à la nature que viennent chercher les participants. Peut-être même est-ce elle qui rend possible cette convivialité et ouverture vers l'autre que j'ai

pu ressentir et qui m'avait tout d'abord effrayé.

Je prends conscience que ce projet est en marge de ce qui se fait généralement : le commanditaire est la CUS mais ce qui rend le projet différent, c'est cette envie qu'a Madame Pipart, responsable de la mission PNU à la CUS, de construire du projet non pas avec des techniciens paysagistes ou des animateurs nature, mais bien avec des associations et acteurs locaux qui le construisent ensemble à leur image.

Je comprends cet espace comme le lieu où se côtoient enfants, parents et biodiversité. Un lieu de jeu et d'interaction entre citadin et nature en ville. C'est justement cette orientation de jeu et d'expérimentation dans l'accueil et l'interaction avec la biodiversité qui se dessine pour mon projet.

Archives personnelles,
Chantier participatif,
organisé par Haies-Vives,
novembre 2015.



No

NÉO-

Ec

ÉCONOMIE

Na

NATURE

**Vers
une nouvelle économie
de la nature**



La connaissance de la nature peut-elle induire de nouvelles dynamiques économiques ?

Nos systèmes socio-économiques contemporains sont basés sur l'échange de marchandises entre elles contre une marchandise dénominateur commun entre toutes ces marchandises: la monnaie.

Et que ce soit de la matière première ou bien un objet industrialisé vendu en magasin, l'origine d'une marchandise reste la même: elle est naturelle.

Jusqu'à maintenant nous exploitons la nature comme une source de matières premières que nous extrayons puis transformons, mais peut-être serait-il bon de se demander si nous utilisons ces ressources naturelles de manière cohérente? Certains scientifiques, chercheurs comme Idriss Aberkane mais également des industriels et hommes d'affaire tels que Gunter Pauli sont en train de reconsidérer le rapport que nous entretenons avec ces matières premières.

Que ce soient des minerais, des plantes ou bien des animaux, pour ces personnes il est urgent de ne plus simplement prendre ces ressources mais de les comprendre et les respecter pour ce qu'elles ont à nous enseigner.

Et si la connaissance de la nature pouvait induire de nouveaux systèmes économiques ?

Un changement de paradigme

Historiens, scientifiques ou philosophes, Ils sont aujourd'hui nombreux à dire que nous vivons une période charnière, très riche en découvertes. Idriss Aberkane, chercheur en systèmes complexes, parle de seconde renaissance faisant la comparaison entre notre époque et celle de Léonard de Vinci. Selon lui, tous les éléments caractéristiques d'une renaissance sont réunis. La révolution dans l'échange de la connaissance avec l'imprimerie trouve son équivalent aujourd'hui avec internet. Les découvertes scientifiques comme l'héliocentrisme ou les découvertes anatomiques ont comme équivalent la découverte de la place de notre galaxie dans l'univers, et les neurosciences.

Et le dernier point sur lequel nous nous concentrerons est le biomimétisme. Si Leonard de Vinci s'inspirait déjà de la nature pour concevoir ses machines, le biomimétisme s'inscrit aujourd'hui dans un cadre beaucoup plus grand qui est celui de l'économie de la connaissance.

Aberkane nous rappelle que si nous basons notre croissance économique sur les matières premières, il y a une contradiction mathématique entre notre modèle de croissance infini et les matières premières finies. Partant du principe que la connaissance est infinie contrairement aux matières premières, si nous basons notre économie sur la connaissance des ressources naturelles la contradiction n'a plus lieu d'être.

L'économie de la connaissance consiste donc à changer de point de vue sur les ressources naturelles en les exploitant non plus comme matières premières, mais comme source de connaissances.

Il dit d'ailleurs que jusqu'à maintenant nous avons vécu dans une bibliothèque sans le savoir. Et en parlant des ressources il dit : « On ne savait pas que c'était des livres alors on les brûlaient pour se chauffer. »

L'économie de la connaissance

La Corée du Sud comprend parmi ses ministères celui justement de l'économie de la connaissance. Ce petit pays, très pauvre en ressources naturelles fait pourtant 20% d'export de plus que la Russie. Ceci est possible car elle pallie à cette carence en matières premières par l'export de connaissance et de savoir-faire. Ainsi, la Corée du Sud est le premier fabricant mondial d'écrans LCD et de

multiples technologies dans lesquelles elles est leader.

La biomimétique qui consiste à extraire de la connaissance des ressources naturelles est l'une des applications de ce nouveau paradigme économique. Et selon Aberkane la plus spectaculaire.

Nous nous évertuons à créer des micro-processeurs en mettant en branle des technologies extrêmement coûteuses et polluantes, alors que dans la nature le squelette en silicium de la diatomée (phytoplancton), surpasse nos technologies de construction de microprocesseurs, et ceci depuis la nuit des temps, simplement avec le soleil et les éléments présents dans l'eau.

En contraste à cet exemple nous pouvons citer la combinaison de natation Speedo qui s'est inspirée de la peau du requin, le meilleur revêtement anti-turbulence au monde. Cette combinaison avec laquelle le nageur américain Mickael Phelps a battu huit records du monde s'est vue interdire des compétitions.

La nature nous surpasse, et les exemples sont nombreux. Alors pourquoi ne pas considérer la nature pour ce qu'elle a à nous apprendre ?

Si la connaissance du vivant est le nouveau pétrole, les nouveaux derricks pourraient ressembler au Radeau des Cimes, cette plateforme d'étude posée sur la canopée de la forêt amazonienne. Mais les raffineries nous ne les avons pas encore et il semblerait qu'elles ne dépendent que d'un changement des mentalités.

Opération Canopée
Le radeau des cimes
© Opération Canopée 2015



L'économie bleue

Idriss Aberkane pense que s'inspirer de la nature est une manière d'innover durablement tout en transcendant le conflit d'intérêts croissance/nature.

Et cela semble tout à fait possible puisque l'homme d'affaire Gunter Pauli est en train de commercialiser et ouvrir de nouveaux marchés avec de multiples applications et utilisations basées sur l'interprétation des capacités et dispositifs de la nature. Par exemple, les dauphins pêchent grâce à des bulles d'air qui leur permettent de faire remonter vers la surface les poissons les plus légers épargnant les femelles pleines d'œufs et assurant ainsi la pérennité de leur ressource alimentaire. L'homme d'affaire belge a financé les recherches et la fabrication de bateaux de pêche sur ce même principe. Plusieurs pays comme le Portugal, le Maroc ou encore l'Indonésie ont déjà acheté ces bateaux.

S'inspirer de la nature ne veut pas forcément dire biomimétisme. Pauli trouve également dans la nature l'inspiration de nouveaux business models.

Notamment avec nos déchets qu'il s'applique avec l'aide de scientifiques, à leur trouver des applications insoupçonnées. Avec les déchets des carrières et des mines il fabrique du « papier

pierre» dont l'obtention, contrairement à la fabrication du papier classique gourmande en eau, n'en consomme pas un litre.

Il a également lancé le concept à Berlin de fournir gratuitement des couches pour bébé aux parents qui doivent en contre partie retourner les couches sales qui seront transformées en terre noire (terreau extrêmement fertile dont la technique d'obtention était déjà connue des vikings) par mélange avec des déchets biologiques, pour en faire du terreau extrêmement fertile. Avec cette terre seront plantés des arbres fruitiers dont les fruits seront vendus et représenteront le retour d'investissement. C'est le principe de l'économie circulaire.

Ce ne sont que quelques exemples des nombreux projets menés par Gunter Pauli, mais ils nous font prendre conscience qu'il y a beaucoup de marge de manœuvre pour inventer des business models vertueux et respectueux de la nature pour peu qu'on sache l'écouter. Et l'écouter semble la voie la plus cohérente au regard de ce que nous dit Idriss Aberkane et de ce que promet le biomimétisme. Il semblerait que tout cela ne tienne pas à grand chose de plus qu'à un changement de perspective.



« On peut copier la nature ou bien la comprendre. Copier la nature peut être une forme d'habileté manuelle qui n'aide pas à la comprendre, pour la simple raison qu'elle montre les choses telles qu'on les voit normalement. Étudier les structures naturelles ou l'évolution des formes peut au contraire donner à tous la possibilité de toujours mieux comprendre le monde qui nous entoure. »

Bruno Munari

Nuisible 3/3

Martin a grandi. Parti faire ses études à Paris, son appartement est une chambre de bonne au dernier étage d'un immeuble rue Brocoli.

Il a l'habitude de vivre la fenêtre ouverte. Et parfois même en hiver. Les appartements du dessous chauffent tellement.

Pris dans ses lectures il lui arrive de trouver des oiseaux dans son 9m2. Il ne s'en rend pas compte tout de suite et s'en amuse beaucoup. Il a prit l'habitude de laisser un bol d'eau sur sa table et parfois des oiseaux viennent manger les miettes et se baigner. C'est devenu une habitude à tel point que Martin peut maintenant leur parler sans qu'ils s'enfuient. Il est heureux.

Il y a un chat aussi. Le chat de la voisine qui se balade sur les toits. Les jours où il s'incrute chez Martin pour la sieste il n'y a pas d'oiseaux. Au mieux le félin dort sur ses genoux, au pire s'affale sur le clavier de l'ordinateur de Martin en plein travail.

La vie sur les toits de Paris est foisonnante, s'étonne souvent Martin. À ce qu'il paraît il y a des fouines, des chouettes et des chauves-souris sous les toits des villes mais il n'en a encore jamais vu malheureusement. Sans doute que le toit récemment restauré sous lequel il habite n'est plus très accueillant ou accessible.

En tout cas, Martin est content. Une araignée a récemment élu domicile au dessus de la poutre. Au bout de quelques temps il remarque que les moustiques qui le

piquent la nuit sont attirés par la lumière dans les filets de l'araignée.

Depuis qu'il a décidé de dormir avec une bougie sur la poutre, à côté de la toile de l'araignée, il est plus tranquille la nuit. Lui et sa colocataire ont l'air heureux de cette échange de service.

Quand le chat est là, les oiseaux s'en vont. Quand les oiseaux arrivent l'araignée se cache dans une des fissures de la poutre. Parfois Martin est là pour voir tout ça. Et parfois, quand il est en cours, il se demande bien ce qui se passe chez lui.

Ax

ANNEXES

Annexes



Entretien avec Béatrice Pipart

27/11/15

Béatrice Pipart

VILLE DE STRASBOURG, MISSION PNU,
SERVICE ENVIRONNEMENT ÉCOLOGIE URBAINE

Téléphone : +33 (0)3 88 60 91 82

Courriel: beatrice.pipart@strasbourg.eu

Adresse postale : 1, Parc de l'étoile 67 000 Strasbourg Cedex

Bonjour Madame Pipart, vous travaillez au service Projet urbain de la ville de Strasbourg et êtes plus particulièrement chargée du parc naturel urbain. Est-ce que vous pouvez m'expliquer ce que c'est qu'un parc naturel urbain et comment est né ce projet ?

Alors un parc naturel urbain c'est un territoire sur lequel on engage une démarche collective avec les habitants, les élus, les services de la ville et les structures associatives professionnelles qui existent sur le territoire. On engage une démarche participative qui nous permet de définir un projet de territoire.

D'accord !

On se base sur le patrimoine de ce territoire c'est à dire son identité, ce qui ressort de son histoire pour aller vers l'avenir avec ça. Avec son histoire. Donc on veille à la valorisation de son histoire autant historique que naturelle et au développement de techniques plus respectueuses du lien entre la nature et l'homme. Voilà un petit peu notre axe principal de travail. Ceci dit on est aussi sur un projet de développement local, on ne laisse pas de côté ni le social, ni l'économique dans le projet, donc ce qui nous intéresse aussi c'est d'avoir des acteurs comme les commerces, qui soient dynamisés par les activités de développement du territoire et ce qui nous intéresse c'est que les entreprises se sentent bien sur le territoire, que les liens se tissent entre les différents acteurs, que ce soit les habitants ou les entreprises. On souhaite en fait avec ce projet retrouver une vie de village, quelque part, redynamiser la proximité. Même si pour le PNU Ill/Bruche ça représente 35000 habitants et pour le PNU qu'on est en train de démarrer sur le nord vers le conseil des XV/ Robert-sau on est à peu près à 45000 habitants. Ça fait beaucoup de monde mais le but c'est que les acteurs soient en lien le plus les uns avec les autres. Qu'ils se connaissent mieux, parce que

c'est vrai que l'on s'est éloigné les uns des autres ces dernières années. Voilà.

Et pour construire un projet comme ça quels spécialistes et professionnels faut-il convoquer ?

Alors, pour le mettre place il faut un fou (rires), un fou un peu polyvalent à la fois au niveau des compétences, (hésitations) quelqu'un qui a une âme d'humaniste et qui sait lire un territoire, le comprendre, trouver l'identité du territoire, et au niveau social être suffisamment à l'aise dans le relationnel pour relever le défi. Et pour donner confiance aux gens par rapport à leur démarche.

Donc si j'ai bien compris vous vous inscrivez dans une démarche participative...

Au long court.

Oui au long court. Et comment vous impliquez les citoyens comment vous leur demandez votre avis ? vous avez des outils que vous mettez en place ?

Alors on l'a fait une première fois. En 2010, on partait à l'aventure, moi je savais pas comment m'y prendre. J'avais une collègue qui était en charge de la démocratie participative, qui s'occupait des ateliers de projet, donc elle m'a pas mal guidé à l'époque. Et puis aujourd'hui, dans l'extension qu'on est en train de monter, je tire partie de l'expérience que j'ai faite entre 2010 et 2013, donc je tire partie de cette expérience là, j'en tire ce qui a marché et je reproduis un schéma mais je... jusqu'à maintenant j'ai pas encore pris de prestataire, je vais en prendre un pour l'année prochaine pour m'accompagner sur la démarche, mais euh... j'ai réussi à évoluer je dirai dans ma capacité à prendre en main un projet de ce type là quoi.

Je fait le parallèle avec la démarche que nous appliquons dans nos projets de design global. En fait on crée des outils qui émanent de la sociologie pour aller à la rencontre des usager et les impliquer dans le processus de conception des projets que nous menons et qui sont orientés "design publique"

Oui c'est un peu de ce type-là. Déjà en 2010 je disais que je pouvais pas faire du projet avec les gens, avec les gens du territoire, sans qu'ils soient ouverts à une démarche de projet. Parce que sinon on ne fait qu'une reproduction de ce qu'on fait déjà. Donc pour faire du neuf sur un territoire il faut des expériences qui ouvrent la tête. J'ai l'image de l'ouvre-boîte, faut vraiment qu'on gkrrr ! (onomatopée) faut ouvrir la boîte quoi ! et pour ouvrir

la boîte il faut des expériences qui nous permettent d'ouvrir la boîte. Du coup un des outils que j'utilise pour ça, heu, j'appelle ça une démarche de redécouverte de son territoire parce que les gens souvent dans un quartier ils ont l'impression de tout connaître. Donc heu... ils sont les meilleurs, ils sont heu... voilà ils habitent là depuis 20 ans, depuis 30 ans, 50 ans, ils savent tout et plus c'est long et plus ils sont déprimés parce que leur quartier est devenu n'importe quoi, et alors moi j'ai été frappée de lire des bouquins d'historiens du quartier qui étaient très défaitistes sur leur quartier, alors que moi quand je le découvrais je disais c'est super, c'est super, c'est super, alors pas possible quoi, on peut pas rester comme ça ! Ils sont juste enfermés dans leur système alors il faut rouvrir ça ! Et pour ouvrir c'est simple on va se promener. Alors on fait des parcours, ce que j'appelle des balades redécouverte.

Vous connaissez la cartographie sensible ?

Non je connais pas.

C'est une manière de créer de la cartographie mentale ou d'un lieu à travers un protocole que l'on met en place et qui permet de redécouvrir ou réinterpréter un lieu à travers des filtres, des sens ou autre. Il y a notamment un artiste, yeux bandés, qui se fait balader par quelqu'un, pour redessiner ensuite une carte des lieux qui ne passe pas du tout par la vue. C'est un exemple parmi beaucoup d'autres.

Ah ! oui c'est amusant. Bon mais on a inventé heu on fait des balades ensemble. Ce qui m'intéresse c'est de croiser des regards. On propose une balade par mois à peu près. En hiver j'ai espacé pour qu'on se perde pas trop dans le mauvais temps, mais on en fait une en janvier et on la déplacera en février si le temps est pas bon. À partir du mois de mars on en fait une par mois et on en a fait déjà trois en septembre octobre novembre. Ah j'avais des flyer (elle fouille) alors voilà les pass par exemple, ça c'est le filage de la balade. J'appelle ça redécouverte pour justement attirer aussi les gens qui pensent connaître et qui ne se sentiraient pas concernés. Et l'idée c'est d'aller vraiment au-delà de choses qu'on connaît déjà. Et en fait en général tout les gens découvrent des choses. Donc en fait ce qu'on fait, c'est une boucle qui fait pas plus de 4km, on fait 6 ou 7 étapes, on essaie de finir par un pot à la fin pour que ce soit convivial. Tout ça pour qu'on soit dans une atmosphère détendue, d'écoute de gens, favoriser la rencontre en fait, avec des gens du coin et donner envie, donner une autre image de cette balade que simplement y aller tout seul. Et ici par exemple (elle me montre un endroit sur la carte) y a des gens de la robertsau qui ne s'étaient jamais promenés là.

Ah oui ! d'accord !

Donc quand on fait l'évaluation, "ha j'ai découvert na na na, ah putain c'est bien !, comment est ce qu'on peut faire pour sécuriser si je veux y aller tout seul..." (elle cite les personnes ayant participé aux balades). Bon ben ils iront à trois ou quatre et puis après, ils apprendront et puis ils se sentiront à l'aise. Donc on peut changer, dans ce climat là, on peut changer beaucoup de choses dans l'appréhension.

On prépare aussi des séances thématiques donc là (elle me montre un document) je suis en train de préparer la quatrième, bon je l'ai pas là mais bon je la prépare un peu de la même manière. Bon celle-là c'est en salle et c'est sur, là par exemple on prépare "liaison verte: espace de loisirs et biodiversité" donc j'essaie d'amener trois pôles de discussion qui apportent des éclairages complémentaires et qui permettent le dialogue avec les personnes qui sont présentes.

J'ai une centaine d'inscrits aujourd'hui sur la démarche et sur cette centaine d'inscrits il y a trente à quarante personnes qui viennent et on échange, c'est pas toujours les mêmes, après y a un compte-rendu, un site internet, une plateforme de téléchargement des documents, qui permet de revenir sur des concepts et qui permet de faire évoluer un petit peu la perception de la ville. Et avec tout ça je fais à chaque fois une évaluation, l'évaluation on la rentre en bécane, et après ça on préparera un ensemble de questionnaires et l'an prochain on essaye de faire une enquête à l'échelle du territoire pour élargir encore, et ensuite exploiter le questionnaire et sortir le projet de territoire avec ça.

D'accord ! (je n'ai pas le temps de parler)

Donc on a une démarche de projet de territoire la plus large possible, on travaille avec les prescripteurs, c'est à dire les gens qui sont vraiment intéressés, y a les associations de défense du quartier plus ou moins écolos, plus ou moins engagées pour le bâti, pour la nature, pour etc... (rires) et on fait intervenir des gens extérieurs qui suivent pas forcément la démarche à fond mais qui perçoivent qu'il y a quelque chose qui est entrain de se passer. Quand on va faire l'enquête, ben on espère que tout ce monde va s'intéresser, va pouvoir répondre et qu'on aboutira à quelque chose qui ait du sens quoi.

Est-ce que vous êtes amenée à travailler avec des spécialistes des scientifiques ? paysagistes, botanistes ?

Euh, sur le quartier ouest on a travaillé avec Michel Hoff qui est botaniste, qui a fait des inventaires faune/flore sur l'ensemble du secteur des quartiers ouest, on a récupéré des aussi des données de ODONAT qui nous a fait un exposé sur les espèces présentes sur le Parc Naturel Urbain, mais on a pas encore débouché sur un club nature de quartier avec

des adultes, parce que vraiment c'est ce qu'il faudrait. J'attends beaucoup de [la maison du PNU](#) qui va ouvrir l'année prochaine et qui va pouvoir être un lieu où il sera plus facile de fédérer ce type d'initiative, qui pourrait être porté par un groupe d'acteurs. Donc la maison du PNU va nous permettre d'aller encore plus loin dans le portage de projet et dynamique de territoire.

D'accord (je n'ai toujours pas le temps de parler)

On est aussi en lieu avec l'atelier "zone environnementale urbaine donc avec l'université, depuis 2008, donc heuuu, voilà y a des scientifiques qui viennent, y a des gens qui s'occupent de pollution de sol qui sont venus nous demander des données sur des endroits ou y a des sols un peu pollués un peu moyen pour du jardinage donc on s'interroge et on gère des pollutions dans ces secteurs là, donc on a des liens comme ça mais j'ai pas un suivi heu, technique très très fort encore. J'aimerais bien ! j'aimerais bien !

Il y a de plus en plus de campagnes de sensibilisations, la ville de Strasbourg est vraiment impliquée dans l'environnement, rien que dans le hall d'entrée de la mairie il y a une exposition sur les arbres remarquables. Comment une politique environnementales peu naître et quels sont les bénéfices qu'une ville peut en tirer ?

Heu.... Heu... Je pense que les gens qui sont convaincus de ça, on a en particulier l'ancien président Denis Matter, de l'association du Parc Naturel Urbain. Il est médecin et donc lui il est convaincu que la nature dans la ville apporte du bien-être et de la santé par sa seule présence. Donc voilà des acteurs qui, voilà le type d'acteurs avec qui on a travaillé. On est persuadé que la présence de la nature apporte du bien-être et de la santé, et scientifiquement elle apporte aussi de l'oxygène quoi, mais c'est pas que ça c'est aussi visuel quoi, la cohabitation nature/homme elle est nécessaire. Pourquoi des personnes ont des chiens ? c'est pour être en contact avec heu, quelque part avec la nature même si elle est animale. heu donc heu un chien c'est aussi faut le promener, c'est aussi une relation avec l'environnement extérieur, c'est aussi une manière de rencontrer d'autres gens donc que ces lieux de nature deviennent des centralités vertes c'est important ! donc on est en train de faire passer ce message là aujourd'hui. Avec le PNU ça devient un cap dans la fabrique de la ville que les espaces de nature ne soient plus considérés comme des arrière-courts mais comme des centralités.

Des espaces de rencontre quoi ?

Voilà ! des espaces où les gens font des choses ensemble, des espaces de projets. Alors que

quand on est à un carrefour, on est là à attendre le tram, tout est fait y a rien à faire on n'est pas actif, on est juste consommateur d'un transport en commun. Alors que donc ce qui fait du bien aux gens aujourd'hui c'est de devenir acteurs. Je crois qu'on meurt aujourd'hui dans notre société d'être consommateur ! Donc le système PNU il renverse le consommateur en acteur. Il renverse le plaignant en acteur. Et ça c'est une vraie révolution dans la manière de penser et de fonctionner ! Et ça marche ! voilà. Pas encore pour tout le monde ! mais y en a qui restent parce qu'ils aiment bien la plainte et qu'ils se sont fabriqués comme ça, donc ils vont rester dans cette posture là plus longtemps que d'autres ! Mais pour ceux qui basculent dans le fait d'être acteurs c'est sympa ! donc on est heureux en tant que service de la ville, élus, de bosser avec des gens comme ça ! avec des gens qui savent ce qu'ils veulent pour leur ville ! Et de leur donner les outils pour que ça puisse se faire. Et y a un bien-être qui ressort. Ça c'est ce qu'on expérimente dans les quartiers ouest en ce moment. Pas sur tous forcément, surtout sur Koenigshoffen, un petit peu moins sur Montagne Verte et sur l'Elsau, mais on sent que ça prend. En ce moment y a l'exposition Strasbourg-Méditerranée, dans le bâtiment de la bourse, vous avez à l'entrée trois totems qui ont été faits en bois, et des petites baraques en cagettes qui ont été faites par les habitants, avec deux artistes, dans l'idée de faire une œuvre d'art dans le PNU l'année prochaine. Et c'est piloté par trois centres socio-culturels, Koenigshoffen, Montagne Verte, Elsau. Donc l'effet PNU c'est quoi ? On a pondu un cadre que vous avez dans les plaquettes là, des orientations, le centre socio-culturel de Koenigshoffen qui a suivi la démarche à fond, ils ont compris leur intérêt et nous a proposé un projet, qu'on a financé, on les a aidés avec le conseil artistique du CEAC et du coup ils ont élargi la vision artistique qu'ils avaient au départ, on a soutenu, y a des co-financements qui viennent, Ils montent le projet : deux artistes dix habitants et ça prend du tonnerre dans les quartiers ! Et le jour de l'inauguration on se dit on peut pas s'arrêter là ! C'est comme si avec ce projet là on a poussé une boule de neige dans la neige et c'est pas forcément moi collectivement quoi, on la pousse un peu et toutp toutp toutp elle devient plus importante que ce qu'on pensait au départ. C'est à dire qu'on est dans une dynamique collective. L'an dernier on a fait une fête du PNU, on avait 35 acteurs qui se sont rassemblés pour être présents et faire des stands etc...C'est la première fois qu'on faisait quelque chose à cette échelle-là et qu'on a mis en commun nos énergies et nos financements à plusieurs acteurs et Vouuum ! ça se voit quoi ! on a plus de visibilité quand on est ensemble. Aujourd'hui, c'est chacun pour soi tac tac tac, et on meurt de ça !

Et ce "chacun pour soi" c'est un frein que vous rencontrez souvent dans les projets que vous mettez en place ? et de manière plus générale quels sont les freins que vous rencontrez ?

[Alors les freins ! ils sont de deux natures.](#) Ils sont [en interne](#) dans la grande maison CUS.

Par rapport à un projet qui est pas dans les clous, pas habituel. Ils sont peut-être liés à ce que j'appelle l'inversion du regard. On a l'habitude de travailler sur la ville, de construire du tram, des voies vélo, de construire du bâtiment public, de faire des choses et puis inaugurer et puis on est content et puis c'est fini. Et en fait là, on à l'existant. On a plein de nature dans la ville, ils sont juste pas reliés entre eux, pas gérés, pas reconnus pas nommés, pas valorisés, voilà ! donc on a quelque chose. On veut pas quelque chose, on sait pas ce qu'on veut faire. On veut chercher avec les gens ce qu'on pourrai faire avec l'existant. On démarre une démarche sans savoir où on va aller. (rires) C'est très déroutant par rapport à une démarche traditionnelle. On démarre à partir de l'existant et du coup c'est en travaillant ensemble que se définit l'axe qui va devenir moteur pour tel territoire, telle partie... Mais c'est pas comme ça quoi ! (signe mimant la magie) Alors quand on me dit mais qu'est ce que tu veux faire ? au début je dis je sais pas ! C'est quoi le projet parc naturel urbain des quartiers nord de Strasbourg ? Aujourd'hui je sais pas ! je sent des choses, mais je ne le dis pas ! c'est pas encore l'heure, on est dans le diagnostic ! Donc on est dans l'étape où on s'ouvre ! C'est pas fait pour que je vive cette aventure toute seule ! C'est passionnant comme aventure on va la vivre ensemble ! L'aventure au pied de chez vous ! c'est un peu le slogan du parc naturel urbain. (rires) Vous sortez de chez vous et c'est là que ça commence. On se rencontre et on découvre des choses, des compétences, d'autres approches, des choses qu'on soupçonnait pas qui sont pas dans nos gênes et à un moment on se dit ha ! mais c'est ça ! et à partir de là on y va et après ça part tout seul.

Donc les freins ils sont chez les gens qui ne basculent pas, ou qui mettent du temps à basculer. Et du coup y en a autant en interne qu'en externe. Là on vient de débloquent un frein toute à l'heure en réunion, une étude dans un secteur du PNU, je leur avait fait la demande de projet en mai 2014. J'avais écrit un document en leur disant ce que je voulais. Et puis ils avaient bloqués parce que il y avait de l'hydraulique et qu'ils ne se sentent pas compétent. On leur à dit on vous accompagne là dessus y a pas de problème ! ils ont bloqué bloqué bloqué. Et donc on viens de débloquent le mode opératoire. Ça y est ! Un an et demi ! Et pourquoi ça s'est débloquent, parce que j'ai changé de hiérarchie, j'ai une hiérarchie qui me soutient.

Ça c'est en interne. Et en externe c'est les gens qui ne veulent pas changer qui sont dans une attitude de plaintifs... alors j'ai plein de mails je peux vous en montrer.

Vous intervenez plus en périphérie qu'au centre de Strasbourg. Est-ce que vous aimeriez proposer plus d'expériences avec la biodiversité en centre ville ?

Moi non ! j'ai déjà trop ! non je veux rien du tout. Je veux juste... ce que j'aimerais c'est être en capacité de passer le virus PNU à d'autres gens dans la maison, avant de prendre ma retraite. J'aimerais une prolifération des pratiques qui permettent ce changement d'état.

Est-ce que vous avez pris part à l'élaboration du Parc du Heyritz ?

Pas du tout ! Le parc du Heyritz c'est un peu, heu comment dire... c'est un mode opératoire qui ne ressemble pas à celui du PNU. C'est-à-dire que c'est un parc paysager qui a été structuré avec une volonté paysagère forte. Alors que dans le PNU on va être plutôt dans la révélation de l'existant sans intervenir de manière aussi forte que ce qui a été fait au Heyritz.

Il y a une idée de laisser faire la nature dans le PNU qu'on ne retrouve pas au Heyritz ?

Il y a une économie de moyens, un aspect rustique. Parce qu'on est plus dans la campagne près de chez vous que dans heu... la ville dans la nature. On préfère les espaces qui nous font penser à la campagne que des espaces qui nous font penser à la ville. Si vous voulez plus de renseignement concernant le parc du Heyritz le mieux c'est que vous contactiez François Heitz qui a suivi le projet. D'ailleurs ce parc il a reçu un grand prix de l'aménagement urbain et paysager ! J'ai reçu hier le communiqué de presse si vous voulez je peux vous le transmettre ?

Oui je veux bien !

Je vous met aussi le mail de Odile Langenbronn, qui est la collaboratrice avec qui j'ai travaillé sur ce projet. Elle est paysagiste en interne. Donc c'est une jeune paysagiste qui commençait à la ville au moment où je commençais le PNU, on s'est très bien entendu puis on travaille très bien ensemble. Je suis ravie, elle a pris cette philosophie PNU avec beaucoup de bonheur et du coup elle est heureuse dans son boulot tout en travaillant à la ville, ce qui est assez exceptionnel ! (rires)

[...] Je suis pas paysagiste mais c'est le métier que j'aurais voulu faire.

Eh bien vous y êtes en quelque sorte.

Ouais j'y suis, tout à fait mais heu... j'aime beaucoup travailler avec des paysagistes et je me rend compte que c'était ça ma vocation. Mais je réinvente à ma manière. (rires)

Vous réinventez peut-être la notion de paysage ?

Une certaine notion du paysage, oui. Il y a un mouvement de paysagistes qui est dans ce sens là. Je me suis inspirée de Gilles Clément, Agnès Daval pour certaines choses et avec qui j'ai travaillé, et puis... je sais plus son prénom mais Jacquemin, celui qui a fait Les Hauts

du Lièvre à Nancy. C'est pas un veine hyper interventionniste, c'est plutôt une veine fonctionnelle, hyperfonctionnaliste pour l'homme et la biodiversité. On est sur une approche fonctionnelle complète. Et pas que sur l'esthétique, avec la grande idée et puis un grand axe là, un grand machin là... Plus fin dans l'approche, plus léger dans l'intervention. Et plus global dans l'approche. Ça va aussi dans le sens où on a moins de sous et que la somme attribuée au PNU aujourd'hui, je cherche à l'économiser pour lui faire plus de choses possibles. Pas tout claquer dans une opération.

[...]

Pour en revenir à cette idée de basculement, est-ce que vous sentez un changement des mentalités, une envie générale qui émerge dans la population strasbourgeoise de se rendre attentif à la nature, d'être plus proche de la nature ?

Je sais pas je ne suis pas assez en contact avec les gens, avec tout les gens. Ce que je vois c'est que on a ouvert un jardin partagé avec l'association Brin de Paille, Il est complet. On est en train d'en ouvrir quatre autres pour l'année prochaine avec des gens qui s'engagent, des bénévoles. On fait le chantier participatif avec Haies-vives d'Alsace, y a plein de gens qui y sont. C'est à dire que chaque fois qu'on fait quelque chose ça marche. C'est tout ! C'est tout ce que je vois ! Donc si à chaque fois qu'on fait quelque chose ça marche, c'est qu'il y a une attente ! Le PNU ça marche ! heu... heu... voilà ! la dernière visite du PNU dans le nord là, paf y a eu un article dimanche dans les DNA, donc c'est que ça marche ! Je fais rien ! je suis juste sur un sujet qui marche. C'est que les gens ils ont juste besoin de ça ! C'est tout.

Merci beaucoup d'avoir accepté de répondre à mes questions !

Mais de rien !

Une immersion dans un chantier participatif

[Samedi 28 novembre 2015](#)

Premier week-end de travail. Je me fait accueillir les bras ouverts, la coordinatrice du projet me fait la bise comme si on se connaissait, comme si on partageait déjà les mêmes valeurs. J'explique que je suis étudiant et sur quoi je travaille, on m'explique tout de suite que si je veux faire des événements c'est tout à fait possible. Voici donc l'étrange ouverture avec laquelle les gens m'accueillent dès mes trois premières minutes en leur compagnie.

Au fur et à mesure du déroulement de la journée et des activités, j'arrive peu à peu à dissocier les personnes organisatrices, de celles qui viennent pour apprendre et participer. À première vue ces personnes organisatrices, qui ont pour certaines un rôle de formateur, ont l'air d'être dans le milieu depuis longtemps. Leur style vestimentaire donne à penser qu'ils appartiennent à une catégorie de personnes (entre 45 / 60 ans) que je qualifierai de "naturalistes" par opposition au techniciens ou animateurs nature que pourrait employer la CUS pour organiser ce type de projet. De plus je pense qu'ils font ça de manière bénévole.

Ce projet porté par le PNU et sa responsable CUS Madame Pipart (que j'ai interviewé) utilise des manières de travailler assez différentes que la plupart des urbanistes. Comme j'ai pu le constater lors d'un entretien avec elle, Madame Pipart cherche à faire des projets avec les acteurs présents sur le terrain c'est à dire les associations et particuliers déjà présents dans le PNU. En l'occurrence l'événement est organisé par une association orientée nature et permaculture.

Les personnes qui participent au chantier sont au nombre de 11, moi inclu. D'après les échanges que j'ai pu avoir avec eux ils appartiennent tous à une catégorie socio-professionnelle élevée à l'image d'Éric, qui travaille dans un cabinet d'ingénierie et conseil en mobilité urbaine. Éric est d'ailleurs membre de l'association Brin de Paille qui œuvre dans la permaculture à Strasbourg et plus particulièrement au jardin partagé de St Gall à Koenigshoffen.

[Samedi 12 décembre](#)

La deuxième session du chantier a débuté le jeudi 10 décembre. Ne pouvant y participer que le samedi, je découvrir tout ce qui a été réalisé en deux jours. Les lieux prennent forme, les jeux pour enfant sont presque finis et une spirale en colimaçon est en train de sortir de terre. Des haies seront plantées sur cette spirale ainsi qu'un peu partout sur le terrain. Jacques m'explique que c'est un peu un salon d'exposition de la haie et que si cela se concrétise sous la forme de jeux pour les enfant c'est pour qu'ils emmènent leurs parents et qu'ils demandent à y retourner. De temps en temps les promeneurs du quartier s'arrêtent viennent vers nous pour nous dire qu'ils avaient remarqué ce que nous faisions et qu'ils étaient vraiment heureux de cela. Ils nous félicitent pour le «bel ouvrage».

Je retrouve à nouveau Stéphanie et Fernando son mari. Ils viennent avec leur enfants. « On a envie d'acheter une petite maison. On aimerai bien avoir un jardin. Ce chantier, c'est une belle opportunité d'apprendre des choses ». Ils travaillent tous deux dans la production de documentaires et leurs enfants sont à l'école Steiner. Ce qui vient confirmer mes premières impressions que les participants sont issus de CSP+.

Par contre je pensais que les organisateurs étaient bénévoles, mais certains d'entre eux sont prestataires de service en auto-entrepreneur et sont rémunérés pour cette action. En tout cas ils sont convaincus de ce qu'ils font, ils sont là pour leur convictions, pour faire-valoir les droits de la nature, pour la haie comme lieu d'accueil de la nature. Ils aiment transmettre et ne sont pas là pour se faire valoir. J'apprends beaucoup de choses théoriques comme pratiques et les échanges sont superbes. Je creuse des trous pour planter des arbustes avec Fernando. Nous commençons à prendre les cailloux pour des diamants, en parlant de son fils qui joue plus loin et qui les collectionne, les trouvant tous beaux. Je fais des bancs en rondins avec Philippe. Nous nous asseyons pour tester l'un d'eux fini et commençons une longue discussion. Il fait beau À midi c'est soupe de potiron et pâte de pain que l'on enroule autour d'un bout de bois pour le faire cuir dans le feu. J'ai la sensation de faire quelque chose de constructif, de cohérent.



Bi

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

Rapport homme / nature

- > ARENDT, Hannah, *La crise de la culture*, traduction de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy, Gallimard, Folio essais, 380 p., 2006.
- > Magazine des Cultures Digitales, « Nouveaux récits du climat », septembre/octobre/novembre 2015, n°79.
- > Philosophie Magazine, Dossier « La nature a-t-elle toujours raison ? » novembre 2015, n°94.
- > LOVELOCK, James, *La terre est un être vivant*, traduction de l'anglais Paul Couturiau et Christel Rollinat, Paris, Flammarion, 1993.
- > PAPE, François, *Loué sois-tu*, Éditions du Cerf, Collection « Documents des Églises » N° 370, 2015.
- > Blanchot, Maurice, *Naissance de l'art*, extrait du recueil *L'amitié*, Paris, Gallimard, 1971.

Dans ce texte est issu du recueil d'essais critiques *L'amitié*, l'auteur met en résonance la question de la naissance de l'art avec le texte de son ami Georges Bataille *La Peinture préhistorique. Lascaux, ou la Naissance de l'art*, 1955. Il y expose sa théorie des transgressions de la nature, techniques et artistiques, qui ont jalonné notre évolution et qui nous ont permis d'accéder à l'humanité.

- > Moscovici, Serge, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, 1968.

L'auteur pose ici la question de savoir si l'homme et ses activités s'inscrivent encore dans la nature. Moscovici rejette l'opposition communément admise de la nature et de société. Il rejette du même coup l'idée d'un ordre social autonome.

« La question de la nature est plus que jamais d'actualité. Mais, sauf à se fourvoyer dans les litanies alarmiste, il faut rompre avec la pensée reposante d'une nature définie contre la technique, les arts ou la société. »

-> LARRERE, Catherine, « Le rapport de l'homme à la nature », conférence à l'Université de Strasbourg, 26 novembre, 2015.

<http://audiovideocast.unistra.fr/avc/courseaccess;jsessionid=5A73BC7C815CE08744CED120BA57D848.stream4?id=16069>

La philosophe nous retrace l'histoire de la relation à la nature depuis les débuts de la révolution industrielle. L'idée de permanence de la nature est cassée par les problèmes climatiques, l'homme devient la première force géophysique sur terre. Larrère nous explique par le biais d'autre penseurs que cette nouvelle ère appelée Anthropocène est directement liée au capitalisme. Jusque là dans nos esprits, l'histoire de la nature et l'histoire de l'homme étaient séparés, mais cette distinction semble à présent révolue.

-> DESCOLA, Philippe, **Par-delà nature et culture**, Paris, Gallimard, Folio essais, 2005.

Philippe Descola est un anthropologue français né en 1949. Homme de terrain ses études auprès des Jivaro Achuar ont fait de lui une des grandes figures américanistes de l'anthropologie. Père d'une anthropologie non dualiste, il est l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment «Par-delà nature et culture», dans lequel il entend dépasser ce dualisme Nature/Culture et entreprend une analyse plus poussée de comment se construisent et se structurent les modes de relation entre humain et non-humain tout autant que d'humain à humain.

Ville et nature

-> Paquot, Thierry, **Désastres urbains, Les villes meurent aussi**, Paris, La Découverte, 2015.

En observateur, Paquot analyse les symboles des grandes villes tels que les grands ensembles, les centres commerciaux, les gated communities, et en dénonce les effets néfastes à différents points de vue, social, écologique et autre.

-> Gerrini, Bernard, «Naturopolis - New York», Collection documentaire Naturopolis, ARTE France, 2013.

Ce documentaire traite de la ville de New York qui dans son évolution à nié le lieu, l'écosystème sur lequel elle s'est implantée et qui aujourd'hui en paie les conséquences. La ville est aujourd'hui menacée par des dérèglements naturels et climatiques très locaux. Scientifiques et urbanistes se tournent vers la compréhension des écosystèmes, de la nature du lieu, pour trouver des solutions et permettre de pérenniser la ville dans les années qui viennent.

-> Les Grands Dossiers des Sciences Humaines, **Villes durables, quelles villes pour demain ?** N°40 sep-oct-nov 2015.

-> Lassus Bernard, Berque Augustin, Roger Alain, Conan Michel, Donadieu Pierre, Mouvance, **Cinquante mots pour le paysage**, Tome 1, Paris, Éditions de la Villette, 2002.

Architectes paysagistes, géographe, philosophe, se rassemblent dans cet ouvrage et proposer un lexique de termes autour de la question du paysage. Cet ouvrage constitue une ouverture précieuse vers les réflexions actuelles sur le rapport entre l'habitat et le territoire dans lequel il s'inscrit.

-> Clergeau Philippe, Machon Nathalie, **Où se cache la biodiversité en ville?**, 90 clés pour comprendre la nature en ville, éditions Quæ, Paris, 2014.

-> KALAORA, Bernard, « À la conquête de la pleine nature, Ethnologie française », N°31, 2001, pp 591 à 597.

-> LARRAMENDY Sandrine, HUET Sandrine, MICAND Aurore, PROVENDIER Damien, Guide méthodologique de conduite de projet pour la conception écologique d'un espace public paysager, Anger, Plante & cité, octobre 2014.

<http://www.plante-et-cite.fr/ressource/fiche/205/guide-de-conception-ecologique-d-un-espace-public-paysager>

-> CRUTZEN, Bernard, « Bruxelles sauvage », Zistoires Production, Bruxelles, 2015.

Éducation à la nature

-> Jacquet, Marie, « La formation à l'écocitoyen », Communications N° 74, 2003, Bienfaisante nature, pp 103-116.

Dans cet article, la sociologue rend compte de son travail de recherche sur l'éducation du citoyen à l'environnement.

Résumé : « Les éducateurs à l'environnement ont l'ambition de former un nouveau type de citoyen, un homme nouveau selon les idéaux du développement durable. Ils cherchent à codifier et à moraliser les liens entre l'enfant et son environnement urbain par l'apprentissage de la gestion des déchets, des économies d'eau et d'énergie, du respect du cadre de vie. Au-delà d'une remise en ordre de l'environnement, leur pédagogie vise une remise en ordre des rapports sociaux ».

-> Blanc Nathalie, Deléage Jean-Paul, Hotyat Micheline, Mathieu Nicole, « Des stéréotypes à abattre », TDC (textes et documents pour la classe) N° 795, 2000, La nature dans la ville des stéréotypes à abattre, pp 6-17.

Art, design et nature

-> Ma ville en vert, pour un retour à la nature au cœur de la cité, sous la direction de Robert Klanten, Thames & Hudson, Paris, 2011. traduction française Gilles Berton.

-> S. EHMANN, M. HUEBNER, R. KLANTEN, Tangible high touch visual, Éditions Geschalten, Berlin, 2009.

-> DORIAN, Lucas, Green design, Volume 1, Braun Éditions, 2013.

-> PANOFKY, Erwin, L'œuvre d'art et ses significations, Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque des Sciences humaines, 1969.

Science, économie et nature

-> ABERKANE, Idriss, « Le biomimétisme : s'inspirer de la nature pour innover durablement », conférence faite au Conseil Économique, Social et Environnemental, 25 février 2015.

-> PAULI, Gunter, Conférence sur l'économie circulaire, Chambre du Commerce et de l'Industrie, Quimper, 18 septembre 2015.

La ville en général

-> CHOAY, Françoise, Essai sur l'évolution de l'espace urbain en France, Paris, Seuil, coll. « Espacements », 1969.

Ps

POST-

Bi

BIBLIOGRAPHIE

Ec

ÉCHEC

Ra

RELATIONNEL

Ct

CONSTAT

Tc

TECHNIQUE

Ev

ENVISAGER

Ax

ANNEXES

Pr

PRIMITIVISME

Re

RÉCONCILIATION

Ho

HOMME